VOLUME IV. WINNIPEG, MERCREDI, 26 DECEMBRE 1917 NUMERO 33

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"

ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis - - - - $1.50
Union Postale - - - - - - - $2.00

LA LIBERTÉ

Imprimé et pu[...]ar la WEST CANADA P[...]CO. LTD.
619 Ave McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

L,ECOLE PUBLIQUE

Ce qui porte l'étiquette du Gouvernement exerce une espèce de fascination sur bon nombre de nos gens. On ne se rend pas assez compte que les services faits par l'Etat sont en général les plus dispendieux et les plus mal faits.

C'est particulièrement vrai de l'école.

Pour couper court, citons les témoignages de personnes qui ne peuvent être suspectes; nous choisissons parmi les protestants. Ces témoignages nous viennent des Etats-Unis, c'est vrai, mais puisque notre département de l'instruction publique s'applique à copier, à la lettre, le système scolaire des Etats-Unis, ces témoignages s'appliquent à la lettre aussi aux écoles publiques du Manitoba.

1o—M. Payson Smith, surintendant des écoles publiques de l'Etat du Maine, dit:

"De tous les défauts de l'école publique, il n'y en a pas "de plus marqué que sa complète incapacité d'inculquer à nos "enfants l'amour du travail et la méthode de travailler."

2o—M. James E. Russell, doyen du "Teachers' College", de New-York, écrit:

"Notre système d'enseignement est un gaspillage inutile."

3o—M. Whitelaw Reid, l'ambassadeur des Etats-Unis à Londres, écrivait, il y a quelques années:

"Les écoles publiques n'enseignent pas, en général, avec "l'efficacité voulue les trois choses qui sont la base de tout "travail ultérieur: la lecture, l'écriture, l'arithmétique."

4o—Le **Daily Eagle**, le plus grand journal de Brooklyn, N. Y., dénonce la surcharge des programmes scolaires:

"Nos enfants, dit-il, sont surchargés d'un tas de matières "d'étude absolument inutiles; on les force à s'encombrer le cer- "veau de leçons qu'il leur est impossible de comprendre, et qui "ne leur sont d'aucune utilité dans la vie."

On dirait ces paroles écrites spécialement pour notre département d'instruction publique, au Manitoba. A notre connaissance personnelle, les instituteurs, réunis en convention il y a déjà plusieurs années, attiraient l'attention du département sur cette surcharge contre raison, et demandaient une simplification des programmes. Le département n'en a rien fait; il est beaucoup plus occupé à persécuter qu'à prendre soin de la bonne formation des enfants. Que voulez-vous: on fait ce qu'on peut! Quand on a l'esprit étroit, les larges vues entrent difficilement.

5o—L'ex-maire de Neww-York, M. Gaynor, écrit dans le "Ladies' Home Journal":

"Je crois qu'un nombre considérable des enfants de nos "écoles, sinon la majorité, sont submergés. Il n'y a que leur "nez qu'ils réussissent à peu près à se tenir hors de l'eau dans un "effort désespéré pour trouver l'air nécessaire à leur respira- "tion. Ils en ont plus qu'ils n'en peuvent faire. Nous voulons "leur enseigner trop de choses, et le résultat de cette méthode "c'est que les enfants de nos écoles sortent sachant superficiel- "lement un tas de chose mais n'ayant aucune connaissance "exacte de quoi que ce soit."

Que les parents examinent un peu les [illegible] sacs de livres de leurs petits enfants revenant de la classe: un coup d'oeil les convaincra que nous avons parfaitement singé les écoles publiques des Etats-Unis. La conséquence sera la même. Et ça coûte, savez-vous; mais cela est la dernière préoccupation de nos illustres directeurs du département de l'instruction publique.

M. Harmon, le gouverneur de l'Ohio, constate que dans dix ans les impôts scolaires sont montés de 114 pour cent. Quand on songe que c'est pour arriver aux piteux résultats énumérés plus haut, cela vous laisse songeur.

En attendant que les électeurs manitobains se rendent compte de ces dures réalités, ils n'ont qu'à payer rubis sur l'ongle. Ils peuvent s'en rendre compte chaque année, quand en décembre arrivent les comptes de taxes.

C'est beau le progrès!!

CE QUE NOUS DEVONS FAIRE

M. Omer Héroux termine par les paroles que nous citons plus bas, l'article qu'il consacre à l'appréciation des derniers très graves événements qui se sont passés au pays:

"...Les derniers événements ont donné à beaucoup de Cana- "diens français un sens plus net des besoins de leur race, des dangers "qu'elle court, des services qu'il faudrait lui rendre. Nous prions "ceux-là, sans oublier l'importance de la politique, de regarder au- "delà de la politique, de songer aux besognes qu'il y aurait à faire "dans ce domaine, auxquelles tous peuvent prêter la main. La "création du crédit populaire, l'éducation de l'épargne ne sont "qu'une des formes de l'organisation économique; la conquête du "sol par la colonisation ou la mise en plus grande valeur des terres "ouvertes en est une autre; le perfectionnement de notre enseigne- "ment technique de même. Regardons autour de nous, cherchons "dans tous les domaines, dans l'ordre moral comme dans l'ordre "physique, les besognes les plus urgentes et mettons-nous y tout de "suite. Notre survivance, notre progrès dépendent, après Dieu, de "notre effort..."

C'est le programme que nous nous sommes efforcés de développer, à la **Liberté**, depuis sa fondation.

"**La création du crédit populaire.**" Nous en avons un essai dans les Caisses Desjardins, dont un de nos correspondants a parlé plus d'une fois. La Caisse est fondée à Saint-Jean-Baptiste. Travaille-t-elle comme elle devrait? Nous l'ignorons; il faut parfois une campagne d'information considérable, avant de faire comprendre aux populations ce qui touche à leurs intérêts les plus chers.

Nous avons aussi au moins deux caisses scolaires qui ont peut-être vu, dans le passé, des jours plus prospères.

"**L'organisation économique.**" Nous en avons également un essai sérieux dans notre "Comptoir Agricole" et dans le "Manitoba Abattoir". Ces deux institutions, une fois développées, répondraient magnifiquement aux besoins de notre population agricole, qui compte une trentaine de mille. Ici, encore, il faudra jeter l'information à jet continu: nous nous efforcerons de remplir ce rôle. Ceux qui poussent le mouvement dans l'une et l'autre entreprise devront se montrer intelligents, désintéressés, les yeux grand ouverts sur les avantages du groupe français, au [illegible] marché, très prudents dans leurs opérations, car ils doivent se rendre compte qu'un échec sur ce terrain aurait des conséquences de très longue portée pour l'avenir des leurs au Manitoba.

"**La conquête du sol par la colonisation ou la mise en plus grande valeur des terres ouvertes.**" C'est à quoi la **Liberté** a consacré le meilleur de ses efforts depuis sa fondation. C'est une question vitale au premier chef.

Les articles si grandement goûtés de M. le Curé de Letellier ont tous pour but de donner un essort nouveau à la mise en valeur de nos terres ouvertes, et notre campagne de colonisation tend à la conquête pacifique du sol.

On nous a prodigué l'injure sans compter, depuis assez longtemps; laissons passer la tempête et attachons-nous plus que jamais à consolider nos positions dans tous les domaines.

Que ceux qui occupent une situation spéciale, soit par la fortune, soit par l'influence que peut leur donner une éducation plus soignée, ne perdent pas de vue que le groupe a droit de compter sur leur coopération et qu'ils doivent donner quelque chose en dehors de la sphère de leurs affaires personnelles.

Le pays passe par une crise qui n'est pas notre fait; soyons prêts à toute éventualité.

L'ATTITUDE DE QUEBEC

INVITATIONS AU REPENTIR

La presse de langue anglaise vient de faire trêve à la campagne de mensonges et d'insultes, organisée — et menée d'une façon si virulente, — contre le Québec. Comme si elle avait affaire à des bambins qui se seraient rendus coupables de fredaines coûteuses, elle veut persuader, avec une aménité hors de saison, les Canadiens français qu'ils se sont mal conduits et qu'il ne faudra plus recommencer.

"Que les habitants du Québec cessent d'écouter les mauvais conseils que des séducteurs leur ont prodigués jusqu'ici, et l'accord sera encore possible entre gens des deux langues; que gagneront-ils à persister dans leur isolement?... Voulant, par un vote plébiscitaire, connaître l'opinion de la majorité au sujet de la conscription, ils ont eu l'élection du 17, véritable référendum sur le sens duquel il est impossible de se tromper; pourquoi, maintenant, ne pas se rendre, devant le fait accompli?"

Tel est, en raccourci, le langage des journaux; en le tenant, leurs rédacteurs se montrent aussi peu soucieux des réalités concrètes du moment que, par le passé, ils se sont inquiétés de nous rendre justice. Quant à ce qui est de prêter l'oreille aux paroles des séducteurs, la population québecoise n'a pas de reproche spécial à se faire là-dessus; forte de sa conviction, elle est allée aux urnes réaffirmer que jamais, elle ne pourrait mettre, dans la lutte pour l'Angleterre, l'enthousiasme qu'y ont mis les Canadiens anglophones. C'est ainsi que la conscience de la masse des nôtres s'est révélée, le 17 décembre.

"Mais puisque vous avez eu le référendum désiré, pourquoi ne pas vous unir à nous pour repousser le péril commun?" Un référendum? Et sur la question de conscription? Allons donc! En aiguisant, comme vous l'avez fait, les passions de races, en vilipendant les Canadiens-français, en faisant croire, par tous les moyens possibles, à leur rêve d'asservir les Anglo-canadens, en supprimant un cinquième de l'électorat que vous croyiez vous être défavorable, en y suppléant un autre cinquième dont vous saviez devoir capter les bonnes grâces, vous avez obtenu, chez les Anglophones un vote plébiscitaire sur la question de savoir si la gouverne des choses du pays devrait être remise aux Canadiens-français ou si vous deviez la conserver; c'est en portant la lutte sur ce terrain que vous avez eu un référendum, mais nullement sur la question de conscription; et vous saviez bien que ce n'était qu'en faisant une diversion de ce genre que la victoire vous était acquise. D'ailleurs, les aveux échappés de la bouche de vos chefs montrent bien que même aujourd'hui, après le succès que vous venez d'obtenir, vous ne seriez pas sûrs de remporter un référendum en faveur de la conscription.

Si la majorité écrasante du Gouvernement est un fait positif indéniable, un autre fait positif non moins connu et non moins positif subsiste également: c'est la conviction intime de toute une race qu'il ne faut pas s'aller gaspiller dans une lutte qu'elle considère comme lui étant étrangère. Fidèle au principe de la démocratie sous lequel nous vivons, elle se serait pliée sous le résultat d'un référendum véritable, proclamé dans les conditions ordinaires; mais il est peu probable maintenant qu'elle se trouve satisfaite d'un truc dirigé contre elle, et qu'elle se déclare prête à signer le brevet de lâcheté qu'on lui a décerné.

Jamais on ne prendra les Québecois à déplorer une attitude qu'ils ont toujours basée sur des convictions sincères, à oublier le torrent d'injures déversé contre eux et enfin à reconnaître de bonne grâce qu'on avait raison d'ameuter l'opinion anglaise contre eux. Il y a des injures qui demandent réparation; et quand on les a traités, — et nous avec eux, — d'être complètement abâtardis, rien d'étonnant qu'ils ne soient guère disposés à trahir leurs principes pour faire bon ménage avec les insulteurs.

A présent, avant de croire à la sincérité des tentatives de rapprochement faites par les meneurs de l'opinion, il ne sera pas mauvais d'exiger certaines garanties qui rendent la position soutenable.

NOTES ET COMMENTAIRES

Les autorités militaires anglaises vont retaper l'état-major de Haig. C'est le résultat du désastre de Cambrai. Tout indique qu'il y a eu là un grave manquement de certains commandants.

* * *

Autre raid allemand en Angleterre. Chose étonnante, cela n'arrive pas en France. Y aurait-on une meilleure défense aérienne?

* * *

Le congrès ouvrier anglais recommande la saisie par l'Etat de vingt-cinq pour cent de la richesse nationale.

* * *

Sarrail est rappelé de Salonique, où il commandait depuis deux ans. La guerre, plutôt, l'insuccès, use vite les généraux.

Le pain de guerre à Brantford, Ontario.

* * *

De passage à Calgary, l'honorable A.-L. Sifton assure que le gouvernement fera droit aux réclamations politiques de l'Ouest. On est en droit de poser un point d'interrogation et de se demander de quel oeil les protectionnistes du gouvernement regarderont cela.

* * *

Le général Mewburn se prononce en faveur de la conscription de l'excédent du salaire des sujets ennemis au Canada sur la solde des soldats canadiens.

* * *

Un convoi d'approvisionnements anglais a été coulé par la flotte allemande. C'est l'objet de violentes récriminations dans la presse anglaise qui se plaint de l'inertie de la flotte.

L'appel de la première classe ne prendra que quatre mille hommes au Manitoba.

* * *

Dans l'affaire Thomas Ashe, Sinn Feiner, dont la mort violente a fait tant de bruit en Irlande et dans tout le monde anglais, une commission d'enquête vient de rendre le verdict suivant:

"Nous concluons, d'après le rapport du professeur McWeeney, de Sir Arthur Chance et de Sir Thomas Myles, que le défunt, Thomas Ashe, est mort de débilité cardiaque et de congestion des poumons, le 25 septembre, que cela provient de ce qu'on le priva dans sa cellule de lit, de couvertures, de chaussures, et qu'on l'obligea à reposer cinquante heures sur un plancher glacé et qu'on le nourrit de force après qu'un jeûne de cinq ou six jours l'eut affaibli.

Nous réprouvons la conduite des autorités qui ne se hâtèrent point d'intervenir, surtout quand l'état grave du défunt et d'autres prisonniers eut été porté à leur connaissance le samedi précédent par le lord-maire et Sir John Irwin.

Nous concluons que les prisonniers refusèrent de prendre toute nourriture afin de protester contre la manière inhumaine dont on les traitait, et parce qu'on les traitait comme des criminels, alors qu'ils demandaient d'être traités comme des prisonniers politiques.

Nous condamnons l'alimentation forcée ou mécanique comme inhumaine et dangereuse, et nous demandons qu'on cesse d'y recourir.

Nous concluons que le docteur mandé n'avait aucune expérience dans ce mode d'alimentation, et qu'il procéda sans la moindre science.

Nous concluons que priver le défunt de son lit, de ses couvertures et de ses chaussures était un acte inhumain et barbare, et nous censurons le sous-gouverneur qui viola les règlements de la prison et infligea une punition qu'il n'avait aucun droit d'infliger, mais nous croyons qu'il agissait en vertu d'ordres de la Commission des Prisons, qui refusa de témoigner et de produire les documents demandés."

Aujourd'hui, il est question de la mise en liberté de l'officier qui fit fusiller le journaliste irlandais Sheely Skeffington. On se souvient que les autorités anglaises, — admettant qu'il était tout simplement un meutrier, — l'avaient fait interner sous prétexte qu'il était fou. Maintenant il aurait retrouvé sa tête et on lui rendrait sa liberté. Ainsi le meurtre de Skeffington demeurerait impuni.

Qu'on s'étonne après cela de la popularité du Sinn Fein, et qu'on s'étonne aussi que des foules accourent entendre l'enseignement révolutionnaire du député Valera. Voilà qui dépasse toute logique. Sous le régime barbare du "Castle Rule" l'histoire de l'Irlande n'est qu'une suite d'injustices, de cruautés, de félonies. L'iniquité et le mensonge ne peuvent rien engendrer de bon. Aussi "l'Angleterre récolte-t-elle", pour nous servir de l'expression du **Casket**, d'Antigonish, Nouvelle-Ecosse, la semence qu'elle jeta en terre quand, en 1914, elle permit à Carson de promener en Irlande une armée de rebelles et de distribuer des armes allemandes aux Covenantaires; à des officiers anglais d'abandonner leurs fonctions et de défier le gouvernement; aux chefs du parti conservateur de donner ouvertement, en pleine Chambre des Communes, leur appui à la révolution projetée."

Qui sème le vent récolte la tempête. Voilà toute l'explication des difficultés de l'Angleterre en Irlande.

* * * *

Commentant la maintenant célèbre lettre de Lord Lansdowne, le **Star** de Londres écrit: "La lettre de Lansdowne est tout simplement un coup de tonnerre dans le camp de ceux qui veulent que la guerre dure toujours et qui traitent de haut et brutalement quiconque ose avoir sa propre idée sur la paix. Il n'est ni fou, ni pacifiste, mais il possède dans son petit doigt seul plus de sagesse pratique qu'on n'en saurait trouver dans les cerveaux réunis de Milner, Curzon, Carson et Lloyd George."

* * *

Il y a, aux Etats-Unis, 22,916 millionnaires. 7,925 le sont devenus depuis janvier 1916.

A Dublin, Irlande, les fabricants de cercueils viennent de déclarer la grève. Voilà qui va joliment embêter ceux que travaille l'idée de mourir.

SON ET BRAN DE SON

M. Hanna, contrôleur des vivres, vient de fixer le prix minimum auquel les meuneries vendront le son et le bran de son ou "middlings". Voici le texte même de l'ordonnance:

Ordonnance No 5.

"Attendu que par un arrêté en conseil daté le 15e jour de novembre 1917 il est entre autres choses décrété que le Contrôleur des vivres peut de temps à autre, par une ordonnance écrite, fixer le maximum de profit à être réalisé ou le maximum du prix (ou des deux) à être exigé sur ou pour la vente au Canada, ou en toute partie du Canada qu'il indiquera, de tous aliments ou produits alimentaires désignés par lui:

"Et attendu qu'il est opportun dans l'intérêt public de promulguer l'ordonnance suivante:

"Par conséquent, j'ordonne par ces présentes:

"Que le prix maximum auquel les meuniers vendront le son et le bran de son ou middlings après le 17e jour de décembre 1917 sera:

"$24.50 la tonne de 2,000 liv. pour le son.

"$29.50 la tonne de 2,000 liv. pour le bran de son.

"Ces prix seront pour le son et le bran de son ou middlings en gros, payé à Fort William et Port Arthur. A ces prix peut être ajouté le coût des sacs et du fret à partir de Fort William et Port Arthur jusqu'au point de destination à l'est de Fort William et Port Arthur. Aux points situés à l'ouest de Fort William et Port Arthur le prix maximum du son et du bran de son en gros sera le prix à Fort William et Port Arthur, moins la différence entre le coût du fret jusqu'à ces points et le coût du fret pour livraison à Fort William et Port Arthur.

"Toutes les factures des ventes faites à l'est de Fort William et Port Arthur contiendront les renseignements suivants:

"(a) Le prix maximum à Fort William et Port Arthur.

"(b) Le fret jusqu'au point de destination.

"(c) Le coût des sacs.

(d) Tout rabais ou autres déductions qui peuvent être faites."

Jusqu'ici ces deux produits se vendaient près de quarante piastres la tonne. De toute évidence c'était exorbitant et il était hors de doute que plusieurs intermédiaires se taillaient de beaux revenus en ce commerce. Comme toujours le pauvre diable de consommateur écopait. L'intervention de M. Hanna est donc opportune et justifiée. Nul doute qu'elle abaissera le coût de revient de la viande et du lait. L'alimentation du bétail coûtant moins, le prix de la viande tombera. Même profit pour le producteur et abaissement du coût de la vie pour le consommateur: l'intermédiaire? Qu'on l'égorge et ce sera tant mieux.

UNE DECISION SUBITE

"Le 17 décembre, le peuple a donné au gouvernement un mandat explicite de continuer vigoureusement la guerre et d'employer toutes les énergies nationales et les ressources entières du pays à l'obtention de la victoire. Il est essentiel, et, en vérité, vital pour la conduite efficace de la guerre, que tout gaspillage et toute dépense inutile soit défendus et que tous les articles qui peuvent être utilisés comme vivres soient conservés. Il est hors de question que l'usage des liqueurs affecte, en sens adverse, la réalisation de cette fin.

"Le comité de guerre du cabinet a pris le sujet en considération et en est arrivé aux conclusions suivantes:

"(1) Toute liqueur ou breuvage contenant plus de 2 pour cent et demi d'alcool doit être considéré comme liqueur enivrante.

(2) L'importation des liqueurs enivrantes au Canada est défendue après le 24 décembre 1917, à moins qu'elles n'aient été actuellement achetées à ou avant cette date pour importation au Canada. Même si elles ont été achetées avant cette date, elles ne doivent pas être importées au Canada plus tard que le 31 janvier 1918. La détermination finale sur toute question regardant ces achats incombera au ministre des douanes. Ce règlement ne s'appliquera pas aux fins médicinales, sacramentelles ou chimiques.

(3) Le transport de liqueurs dans toute partie du Canada où la vente des liqueurs enivrantes est illégale, sera défendu le et après le 1er avril 1918.

(4) La fabrication des liqueurs enivrantes au Canada sera défenduet à et après une date qui sera déterminée après plus amples informations et une considération plus attentive des conditions actuelles de l'industrie.

"Comme il est mentionné plus haut, la prohibition des importations devient en vigueur lundi, le 24 décembre.

"Les stipulations à l'effet de mettre les autres mesures en vigueur sont actuellement en préparation, et aussitôt qu'elles auront été approuvées, elles seront mises en vigueur en vertu de l'acte des mesures de guerre.



LE COIN DES DAMES

NOEL! la crèche! Jésus! Quelle puissance mystérieuse est contenue dans ces trois mots! Grands et petits, riches et pauvres, tous y trouvent la même douceur, y découvrent la même source d'espérance, y vont chercher la même paix.

Les cloches, en cette nuit de Noël, se font plus joyeuses, pour nous annoncer la bonne nouvelle, comme autrefois les anges, à l'aide de leurs trompettes, annonçaient aux bergers qu'un Sauveur leur était né.

Noël! C'est la fête des tout petits qui dorment paisiblement sur leur oreiller blanc, un sourire heureux sur les lèvres, car ils voient en songe le petit Jésus qui fait sa tournée. Ils ont été si sages, que bien sûr, cette année, leurs bas suspendus contiendront les merveilles rêvées!...

Mais, cependant, ces enfants ont hâte de grandir vite pour avoir enfin, eux aussi, le privilège d'assister à cette Messe de Minuit dont on leur a fait entrevoir les splendeurs.

Oh! cette nuit de Noël! Qui donc, je vous le demande, resterait insensible à son charme surnaturel! Quelle vibrante émotion secoue notre âme, causée par la solennité de l'heure, par l'éclat des lumières, par le faste déployé dans la célébration des saints mystères, par cette foule qui se presse à la table sainte, et enfin, par la douce et impressionnante mélodie des "Vieux Noëls" qui retentissent sous les voûtes du temple! Le catholique alors, ne sait plus qu'adorer et remercier l'Auteur de tous biens de l'avoir placé au milieu de cette grande famille dont le chef est ce tout petit Enfant enveloppé de langes et qu'on proclame Dieu.

Il semble bien faible, et pourtant, Il porte dans ses mains divines le monde qu'Il vient régénérer. Et combien, par ces temps troublés que nous vivons, combien nous avons besoin de régénération!

Noël, c'est un jour de réjouissance. Mais, depuis plus de trois ans, il se mêle à ce gai souhait de "Joyeux Noël" bien des larmes parmi les peuples en lutte, dans les familles en deuil de quelque parent tué là-bas! Bien des pleurs sont tombés et tomberont des yeux des mères en songeant au passé et entrevoyant le sombre avenir!

O Jésus! petit Enfant de la crèche, vous apportez pourtant la paix aux hommes de bonne volonté! La paix! Eh bien, non, nous ne l'obtiendrons pas tant que les peuples orgueilleux n'auront pas courbé la tête sous l'appel réitéré du Père de l'humanité catholique d'abord, et l'appel de la raison ensuite.

Espérons toutefois et prions.... C'est le seul moyen de faire oublier à Dieu qu'il est juste, pour ne lui rendre présentes que sa miséricorde et sa grande pitié pour ceux que son Divin Fils est venu sauver.

JACQUELINE DES ERABLES.

Noël, 1917.

Les nappes et serviettes à thé sont généralement festonnées; une initiale d'un pouce et demi encerclée d'une guirlande brodée fera bien, et l'on fera de même pour tous les petits morceaux de toile qui sont du domaine de la table.

Dans la chambre à coucher, les draps sont faits à bordures avec brins tirés ou festonnés. Ces derniers sont plus en vogue toutefois. On place un monogramme de quatre à cinq pouces au centre du deuxième drap, à une distance de cinq pouces du bord. C'est très effectif. Il est évident qu'on ne doit broder que le bout du drap qui est à la tête; l'on finit l'autre bout par un simple ourlet de un pouce de largeur au plus.

Les taies d'oreillers sont assorties aux draps. La grandeur de la lettre brodée au centre ne devra pas dépasser deux pouces et demi.

Pour ce qui regarde les serviettes d'hôtes, il n'est pas de bon goût de les faire trop élaborées: un feston ou la bordure à brins tirés surmonté d'un monogramme sera suffisant.

J. des E.

RECETTES

Gâteau aux fruits (Ni oeufs ni beurre)

1 tasse de cassonade; ½ tasse de mélasse; 1 tasse de crème sure; 1 cuillerée à table de soude dissoute dans 1 cuillerée à table d'eau bouillante; 3½ tasses de farine; 2 livres de raisins; ½ livre de raisins de Corinthe; cédrats (écorces de citrons confits); 1 tasse de confitures; pincée de sel; épices; essence d'amandes.

Jetez la soude dissoute dans la crème et délayez. Durée de la cuisson, deux heures ou un peu plus.

Remarques sur les gâteaux aux fruits

1o Un gâteau pesant et lourd résulte souvent de ce qu'on s'est servi de fruits humides. Après avoir lavé le raisin de Corinthe et autre fruit de service, on le laissera quelque temps dans la passoire dans un endroit assez chaud afin qu'il sèche. Il est bon aussi de le saupoudrer de farine avant de mêler le fruit aux autres ingrédients.

2o Comme règle générale, les gâteaux aux fruits prennent de 2 à 4 heures de cuisson.

3o On se rappellera que les fruits secs ajoutés à la pâte la rendent plus épaisse en absorbant l'humidité de la matière, tandis que le contraire se produit en se servant de fruits frais.

4o On ne remplira les moules qu'aux deux-tiers afin de permettre à la matière de gonfler librement.

5o Pour donner de la couleur au gâteau de fruits ou d'épices, on fait quelquefois **blondir la farine** à la bouche du four avant de procéder au mélange des ingrédients.

La cuisinière Five Roses.

AUX PETITS ENFANTS

Enfants d'un jour, ô nouveaux-nés,
Petites bouches, petits nez,
Petites lèvres demi-closes,
Membres tremblants,
Si frais, si blancs,
Si roses;

Enfants d'un jour, ô nouveaux-nés,
Pour le bonheur que vous donnez,
A vous voir dormir dans vos langes,
Espoir des nids,
Soyez bénis,
Chers anges!

Pour vos grands yeux effarouchés,
Que sous vos draps blancs vous cachez,
Pour vos sourires, vos pleurs mêmes,
Tout ce qu'en vous,
Etres si doux,
On aime;

Pour tout ce que vous gazouillez,
Soyez bénis, baisés, choyés,
Gais rossignols, blanches fauvettes
Que d'amoureux
Et que d'heureux
Vous faites!

Losque sous vos chauds oreillers,
En souriant vous sommeillez,
Près de vous, tout près, ô merveille!
Une voix dit:
"Dors beau petit:
Je veille."

C'est la voix de l'ange gardien;
Dormez, dormez, ne craignez rien;
Rêvez, sous ses ailes de neige;
Le beau jaloux
Vous berce et vous
Protège.

Enfants d'un jour, ô nouveaux-nés,
Au paradis, d'où vous venez,
Un léger fil d'or vous rattache.
A ce fil d'or
Tient l'âme encor
Sans tache.

Vous êtes à toute maison
Ce que la fleur est au gazon,
Ce qu'au ciel est l'étoile blanche,
Ce qu'un peu d'eau
Est au roseau
Qui penche.

Mais vous avez de plus encor
Ce que n'a pas l'étoile d'or,
Ce qui manque aux fleurs les plus belles:
Malheur à nous
Vous avez tous
Des ailes.

Alphonse Daudet.

PENSEES CHOISIES

La plus belle attitude de l'homme, c'est de se tenir debout devant ses semblables, à genoux devant Dieu.

Lamartine.

Je suis convaincu que s'il y avait un seul jour, une seule heure où la terre ne fit pas monter vers le ciel quelque prière, ce jour-là, cette heure seraient le dernier jour et la dernière heure du monde.

Donoso-Cortès.

Il y a dans le sourire, quand des beautés morales s'y épanouissent, une force pareille à celle d'un soleil de printemps. Toute la sève monte, et le fruit des nobles actions va mûrir.

Le P. Sertillanges.

LE CHIFFRE BRODE

Toutes tant que nous sommes, nous avons été à même d'admirer et d'envier sur les étalages ou chez nos amies les superbes toiles marquées d'une lettre ou d'un monogramme brodé. Qu'est-ce qui nous empêche d'en faire autant? La broderie est toujours intéressante et facile à faire pour peu qu'on s'y mette. Il est entendu que la toile qu'on prend la peine de broder et d'y mettre son chiffre, doit être de bonne qualité. C'est tellement dommage de voir certains morceaux de lingerie, sur lesquels on a dépensé son temps et ses yeux, prendre le chemin des guenilles!... C'est donc pour cela qu'on doit s'assurer de la longue durée d'un tissu avant d'y consacrer bien des heures à l'enjoliver.

La façon la plus adoptée de marquer le linge blanc de la maison est d'y mettre l'initiale ou le monogramme de la maîtresse de maison. Le trousseau des jeunes mariées est ordinairement marqué à leur propre chiffre.

La nappe de fine toile dont les dessins tissés ressortent si bien ne demandent qu'une jolie bordure à brins tirés et un monogramme pour en finir la richesse. La grandeur des lettres, pour cela, varie selon les goûts. Elles peuvent être de deux pouces et demi à quatre pouces de hauteur. Quelquefois on en met dans les deux coins opposés, ou encore dans un seul coin, et retenez bien ce détail important: ce chiffre qui n'est que dans un coin de la nappe doit se trouver à la droite de la maîtresse de maison, quand la table est mise... Oh! caprice!

Il y a plusieurs manières de marquer les serviettes de table dont chacune est également de mise. On brode son chiffre d'environ un pouce et demi de hauteur, dans le coin, au-dessus de l'ourlet ou du feston, ou bien tout à fait au centre d'un carré que forme une serviette pliée en quatre.

SI J'ETAIS FEMME...

Si j'étais femme, je ferais de mon foyer un nid tellement chaud, que la famille ne le quitterait jamais sans regret et y reviendrait toujours avec joie.

La maison exerce une influence profonde. Il importe donc que les membres éprouvent pour le foyer domestique une telle attraction, qu'ils se trouvent mieux là que partout ailleurs. J'apporterais donc aux plus petits détails du ménage la plus délicate attention. Cette oeuvre d'abnégation volontaire, quotidiennement renouvelée, donnerait à mon foyer un cachet d'intimité et de bien-être que tous les membres de la famille ne manqueraient pas d'apprécier.

Pour organiser le bonheur domestique, si j'étais femme, je me lèverais de bonne heure. C'est excellent, dit-on, pour la santé, et cela me permettrait de gagner un temps énorme. Si au lieu de ne me lever qu'à huit heures du matin, j'étais debout à six heures, je gagnerais en quarante ans 29,200 heures, ce qui donnerait dix années de journées de huit heures. C'est un bénéfice pour la famille et ce serait un bon exemple pour le mari et les enfants. On trouve que les journées sont trop courtes, et l'on remet au lendemain ce qu'on aurait dû faire dans la journée; ne serait-ce pas le résultat de cette mauvaise habitude de dormir la grasse matinée? Pour organiser le bonheur de mon mari et de mes enfants, j'éviterais donc le laisser-aller, la vie au hasard, le caprice, faisant prendre à tout le monde de bonnes habitudes, simplement en donnant moi-même la première l'exemple.

Si j'étais femme, je proportionnerais toujours mes dépenses à mes revenus. La plupart des ménagères ignorent combien elles dépensent pour chacun des besoins de la maison. Si j'excepte le loyer qui est un prix fixe, facile à retenir, on serait fort embarrassé pour donner un chiffre même approximatif du coût de la nourriture, de l'habillement, du chauffage, de l'éclairage. On sait bien une chose, l'argent entré dans le porte-monnaie est dépensé, mais comment? On ne peut rien préciser. Les achats ont été faits au fur et à mesure des besoins ou des occasions, sans la moindre comptabilité.

Or, c'est cette absence de comptabilité qui rend si fréquentes les dépenses inconsidérées. Si la ménagère tenait un compte scrupuleux de tous ses achats, de toute pièce de monnaie qui sort, elle ne pourrait manquer, en jetant un coup d'oeil sur les pages précédentes, de constater avec peine qu'elle a consacré des sommes relativement considérables à des objets beaucoup moins nécessaires que d'autres, dont elle doit se priver, ou même complètement inutiles.

J'aurais donc mon livre de comptes de ménage, afin de contrôler mes dépenses et prévenir le gaspillage. Les gouttes d'eau font les rivières, les petites économies créent les fortunes.

Je saurais à la fin du mois ce que m'ont coûté 1o l'habitation, 2o le mobilier, 3o la nourriture, 4o les vêtements, 5o le chauffage, l'éclairage, 6o l'éducation de mes enfants, 7o les frais divers, plaisirs, bonnes oeuvres; et je veillerais à m'assurer chaque semaine une certaine somme que j'entrerais au chapitre de l'épargne et de la prévoyance. Je laisserais à d'autres les belles occasions offertes par les grands magasins, et constatant, grâce à ma comptabilité domestique, que les menues dépenses forment la fissure redoutable par laquelle se vide la bourse, j'aurais l'oeil ouvert et m'épargnerais ainsi les déceptions de tant de braves ménagères, qui se demandent avec anxiété au bout du mois, ce qu'a pu devenir une partie des ressources dont elles croyaient pouvoir disposer intégralement pour les dépenses de première nécessité.

Si j'étais femme, je ne sacrifierais pas à la mode; j'aurais en vue dans mes emplettes la solidité, la durée. Les affiches lumineuses, les étalages ne me tourneraient pas la tête, pas plus que les coupes nouvelles des robes et les bizarreries des chapeaux. Mais je touche à un sujet délicat; les femmes prétendent que les hommes n'y connaissent rien, aussi je me tais, car si j'étais femme, je ne sais trop ce que je ferais.

Un Monsieur.

"Bulletin Paroissial de l'Immaculée Conception."

LE FANATISME DANS LES BUREAUX

Qu'il fait donc bon de vivre dans un pays libre, où toutes les nationalités sont respectées, malgré la petitesse de vue de ceux qui se revendiquent l'honneur immérité d'appartenir à la "Race Supérieure".

Le Lion a toujours la meilleure part, dit-on, car il est le Roi des animaux. Vraiment il lui appartient de régner sur de tels êtres, car là où la raison n'a pas pénétré, il est dans son domaine.

Voici un fait:

Dans une de nos grandes compagnies d'assurances que l'on appelle .... une personne d'une compétence reconnue occupait une position assez rémunératrice. Malheureusement, elle était entachée d'un crime national, car elle était canadienne-française, et ce seul titre lui attirait, depuis quelque temps, des malversations et sarcasmes de la part de certains employés à esprit étroit, qui prônaient le patriotisme, sans le pratiquer eux-mêmes, et salissaient de leur bave haineuse le Québec aux gloires mémorables.

En face du raisonnement intelligent de cette personne pour rectifier certaines idées fausses, on lui a prêté des sentiments pro-Allemands, et on l'a remerciée de ses services, en se servant de faux-fuyants.

Travaillez, prenez de la peine, citoyens canadiens, et vous déposerez le fruit de vos labeurs entre les mains des collecteurs de cette Compagnie qui sourit devant vous et flagelle ce que vous avez de plus sacré, votre nationalité.

Je me souviens.

Pour Lire au Foyer le Dimanche

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL

(S. Luc, II, 33-40)

En ce temps-là, le père et la mère de Jésus étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui. Siméon les bénit, et dit à Marie sa mère: Cet enfant que vous voyez est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël, et il sera en butte à la contradiction des hommes (et votre âme même sera percée d'un glaive), afin que les secrètes pensées du coeur de plusieurs soient révélées. Il y avait aussi à Jérusalem une prophétesse, nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Elle était fort avancée en âge, et après avoir vécu sept ans avec son mari, qu'elle avait épousé étant vierge, elle était demeurée veuve jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Elle ne sortait point du temple, et elle servait Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans les prières. Cette femme, étant survenue à la même heure, se mit à louer le Seigneur et à parler de cet enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. Quand ils eurent accompli tout ce qui était ordonné par la loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth, ville dans laquelle ils demeuraient. Cependant l'enfant croissait et se fortifiait, rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui.

ESPRIT RELIGIEUX DES SOLDATS FRANCAIS

Nous lisons dans le **Cittadino di Brescia** le sympathique entrefilet suivant:

Les paisibles et laborieuses populations de nos régions, où des troupes françaises sont de passage, ont été excellemment impressionnées par l'attitude franchement religieuse de beaucoup d'officiers et de soldats. En un village non éloigné d'ici, par exemple, le jour de la Toussaint, à la messe solennelle, l'église était pleine de Français. Le curé, durant le discours qu'il fit à son peuple, adressa aux alliés de chaleureuses paroles de bienvenue. Après la cérémonie, le commandant du détachement se rendit dans la sacristie pour remercier le curé et il lui présenta ses autres officiers.

Puis, le jour des morts, toute la troupe d'officiers en tête, se rendit à l'église pour l'office funèbre et la messe de Requiem, chantée par un officier-prêtre et accompagnée de chants exécutés à la perfection par les soldats eux-mêmes. La musique du régiment s'y trouvait présente aussi. Des nouvelles semblables arrivent d'autres centres de la province, où le public est véritablement édifié en voyant officiers et soldats faire leurs dévotions avec une franchise chrétienne et s'approcher des sacrements.

Une nombreuse représentation d'officiers français se remarquait à l'office solennel pour les soldats morts à l'ennemi que notre municipalité a fait célébrer à la cathédrale.

Cette attitude de nos valeureux alliés les rend plus sympathiques encore à nos populations: cela sert à resserrer l'alliance, et contribue à créer à l'arrière ce sentiment de confiance et d'attente sereine qui ne pourra que se répercuter dans les âmes de ceux qui luttent au front: avantage inappréciable pour la discipline dans l'accomplissement de tous les devoirs.

—La **Croix.**

IL FAUT SERRER LA VIS

L'incident se passe, rue Barreaux. Mme Lalumière, en toilette de ménage, achève de balayer sa galerie et son perron, lorsque sa voisine, Mme Laviolette, sort, le balai à la main, pour entreprendre la même opération: et là-dessus, les langues d'aller bon train.

"Comment ça va-t-il, Mme Lalumière?

—Pas trop mal, merci. Et vous-même?

—Comme cela... Ce n'est pas la perfection, tant s'en faut, mais ça s'endure.

—L'entretien de la maison ne vous fatigue pas trop?

—Ah! pour ça, non: le travail me connait.

—Vous n'avez pas de maladie chez vous, toujours bien?

—Non plus, grâce à Dieu. Depuis que la petite Annette a eu la rougeole, la santé va sur des roulettes.

—Et l'ouvrage? le mari et les enfants ne chôment pas?

—Au contraire... ils n'ont jamais travaillé autant et la paye est bonne.

—Je ne vois pas bien alors ce que vous pourriez souhaiter de plus... C'est bien pour dire qu'on n'est jamais satisfait de son lot..

—Je voudrais vous voir dans ma peau... vous changeriez d'avis... et vite aussi.

—Ta... ta... ta... Mme Laviolette, vous venez de m'avouer que vous ne manquez de rien...

—Au point de vue matériel, d'accord: Mais il n'y a pas que celui-là?

—Qu'est-ce donc qui pourrait vous faire défaut par ailleurs?

—Voici, Mme Lalumière: réussissez-vous à vous faire obéir de vos enfants, de vos grands surtout?

—Beau dommage... et vous aussi, j'espère?

—Je le voudrais, mais...

—Vous n'avez qu'à le vouloir et vous le pourrez.

—Ce n'est pas si sûr que cela. Tenez, pas plus tard qu'hier soir, Yvonne m'a fait une scène, parce que je refusais de la laisser sortir, pour aller se promener avec ses amies.

—Et vous avez tenu votre bout?

—J'aurais dû... Mais elle m'a tant et tant tourmentée, qu'enfin j'ai cédé...

—Et vous pensez que cette concession l'aura rendue plus soumise pour l'avenir?

—Je crains bien que non. Mais que faire?... si j'avais refusé, elle aurait rechigné toute la veillée.

—Je ne veux pas vous faire la leçon, Mme Laviolette, mais si j'avais été à votre place, je l'aurais laissé bouder, larmoyer, faire les quatre temps, mais elle n'aurait pas mis le pied dehors.

—Vous êtes sévère...

—Il faut l'être... autrement on se fait monter sur le dos. Vous vous rappelez la parole de l'Ecriture que le prédicateur de la retraite nous répétait si souvent: "Un cheval indompté, devient intraitable, et l'enfant abandonné à sa volonté devient insolent." Mais, pour réussir à bien former ses enfants, il faut commencer de bonne heure.

—C'est ce que je trouve le plus dur... je ne puis me résoudre à voir pleurer ces petits chérubins..

—Et pourtant, c'est absolument nécessaire: autrement ils vous feront pleurer vous-même, un jour.

—Hélas, oui... mes plus vieux l'ont déjà fait et tous les soirs je m'en mords les pouces de regret.

—C'est pourtant chose assez simple que de former ses enfants à l'obéissance.

—Vous en parlez à votre aise, vous qui avez reçu ce don du ciel...

—Merci du compliment, mais je suis sûre que vous réussirez tout aussi bien que moi, si une fois vous vous y mettez pour tout de bon. Vous connaissez ma façon. Je parle peu, avec les petits, mais quand je parle, ça compte. Jamais je ne répète l'ordre donné; s'il n'est pas suivi de suite, j'allonge la main pour saisir la verge et je vous dis qu'on s'empresse d'obéir. De cette manière, je n'ai presque jamais à punir. Je ne suis pas tendre non plus pour leurs caprices: enfant capricieux, enfant maussade. Pour me faire respecter par mes enfants, je commence par les respecter moi-même: je ne m'amuse pas à jouer avec eux, comme l'on fait avec un joujou. Aussi je ne crains pas qu'un jour ils viennent à me tutoyer. Lorsqu'ils ont grandi, j'exige la même soumission et ils s'y prêtent de bonne grâce. Le père n'a jamais besoin d'enfler la voix ou de faire des gros yeux pour les rappeler à l'ordre; car, c'est entendu, ce sont les parents qui sont les maîtres.

—Et, vous êtes heureuse qu'il en soit ainsi. Chez nous, c'est une toute autre chanson. Mon homme ne veut pas du tout s'occuper de l'éducation des enfants, il dit que c'est mon affaire et moi... je suis trop indulgente...

—Je ne tiens pas à me mêler de ce qui ne me concerne pas, mais il me semble que votre mari a tort de se désintéresser de leur formation. Souvent la sévérité paternelle n'est pas de trop pour faire plier une tête indocile.

—Je le lui ai dit... mais il aime mieux aller jouer aux cartes au club, avec ses amis.

—Et votre douceur et votre indulgence ont-elles produit de bons résultats?

—Ne m'en parlez pas... Mes deux plus vieux qui travaillent, Henri et Yvonne, sont d'un caractère têtu; impossible de les faire écouter.

—Ils sont cependant à l'âge où ils auraient le plus besoin d'obéir, pour ne pas faire de faux pas.

—Je m'en rends compte. Yvonne commence à regarder par-dessus la clôture! elle veut avoir des cavaliers. De son côté, Henri ne tient plus à la maison: le souper n'est pas sitôt fini, qu'il s'endimanche, et le voilà parti pour ne rentrer qu'à une heure avancée du soir.

—Et où passe-t-il ainsi ses soirées?

—A se promener avec ses amis, me dit-il.

—Et vous ne craignez pas qu'il vienne à faire des folies?

—Oh non! Henri est un bon garçon, il est très moral.

—Il est homme pourtant... et les passions de l'adolescence ont fait tourner la tête à bien d'autres... Etes-vous en paix au sujet de ses compagnons?

—Je ne les connais pas, mais Henri m'assure que ce sont de braves garçons.

—Et vous le croyez sur parole?

—Mais pour qui prenez-vous Henri, Mme Lalumière? Il n'est pas un menteur...

—Je veux bien le croire... cependant une complaisance exagérée à l'égard de nos amis nous fait souvent fermer les yeux sur le déficit de leurs vertus...

Ici, il y eut une pause, un moment d'embarras. Mme Laviolette faisait mine de vouloir continuer son balayage et Mme Lalumière se demandait si elle ne ferait pas mieux d'aller surveiller sa soupe qui mijotait sur le feu. **Mais se** ressaisissant par un effort de volonté elle reprit:

—Mme Laviolette, notre vieille amitié m'autorise-t-elle à vous donner un conseil?

—Pour le sûr. J'ai éprouvé trop souvent le désintéressement de votre charité pour me refuser à écouter vos remarques.

—Eh bien! **il faut serrer la vis.**

— ? ? ?

—Oui, **il faut serrer la vis,** et de suite: il est grand temps que vous fassiez preuve de plus de sévérité dans l'éducation de vos enfants... autrement ils feront, un jour, la douleur amère de votre âme.

—Comment m'y prendrai-je?

—Surveillez avec grand soin la conduite de vos enfants, surtout des plus âgés. Contrôlez leurs sorties, leurs amis, leurs dépenses.

—Mais ils vont crier à la tyrannie...

—Faites la sourde oreille... et si votre coeur se sent ému de sentiments d'indulgence, marchez dessus résolument, il le faut à tout prix.

—Mais, je ne veux pas tout de même les conserver en serre chaude, les retenir tous les soirs à la maison?

—Et pas n'est besoin d'en venir à cette extrémité. Permettez-leur quelques sorties pour leur plaisir et leur santé, mais toujours chez des amis que vous connaissez avec des compagnons ou des compagnes qui méritent votre estime. Mais habituez-les peu à peu à rester à la maison, à goûter les charmes de la vie de famille. Si je vous disais que mes grands garçons aiment mieux rester chez nous à causer et à chanter qu'aller se balader sur les rues et les places publiques...

—Je le sais bien. J'entends vos rires sonores et joyeux fort avant dans la soirée, alors que moi, je reste seule et triste à la maison.

—Raison de plus de vous montrer sévère pour leurs sorties. Sans compter que leur âme profitera grandement de l'atmosphère du foyer. Je ne sais trop pourquoi, j'ai toujours eu peur de ces promenades de jeunes gens, faites le soir, sans surveillance; il me semble qu'ils en reviennent le coeur moins pur, l'esprit flétri.

—Et pour ce qui est d'Yvonne, me conseillez-vous de laisser la porte grande ouverte aux prétendants?

—Ne croyez-vous pas que c'est un peu tôt? dix-sept ans, c'est encore jeune pour se marier, et les longues fréquentations ne valent rien.

—Mais si nous renvoyons tous les bons partis qui se présentent maintenant, en trouverons-nous plus tard?

—Soyez sans crainte. Une jeune fille de bonne famille trouve toujours un époux de choix, surtout si elle a la réputation d'être vertueuse et travaillante. Et, à ce propos, je partage l'avis de notre bon curé, qui prétend que la vertu et l'esprit de travail attirent plus de cavaliers que les jolis minois et les toilettes risquées.

—Grand merci de vos bons conseils, Mme Lalumière, je ferai mon gros possible pour les mettre en pratique.

—Grand bien vous fasse! Mme Laviolette. Je vous souhaite bonne chance et bon courage. Afin de réussir avec vos plus vieux, commencez par vous faire la main sur vos plus jeunes. **Serrez la vis,** pendant qu'ils sont petits et ils vous donneront moins de fil à retordre plus tard; surtout défiez-vous beaucoup de votre bon coeur, et je vous promets succès complet."

Et là-dessus Mme Laviolette se mit à manier énergiquement son balai, comme si elle **serrait déjà la vis,** et Mme Lalumière s'en alla surveiller son pot-au-feu.

—"Bulletin Paroissial de l'Immaculée Conception."

SAINT-LAURENT

Le 20 décembre, de très bonne heure, les cloches sonnaient à toute volée, les fidèles se portaient en foule vers la jolie église décorée avec un art que l'on rencontre rarement. Banderoles, draperies, inscriptions, c'était magnifique à voir.

Le R. P. H. Péran, O.M.I., célébrait le 25me anniversaire de son ordination sacerdotale. Un nombreux clergé remplissait le choeur. Un plus grand nombre de religieuses Missionnaires Franciscaines occupaient les premiers bancs dans la grande nef. Le chant, sous l'habile direction du R. P. Grochowski, O.M.I., a été très beau et très touchant. Le jubilaire chanta la messe à 9 heures, accompagné des RR. PP. Magnan et Beaudin, comme diacre et sous-diacre. Après l'évangile, le R. P. X. Portelance, O.M.I., fit le sermon, résumant en quelques mots bien choisis la belle et fructueuse carrière du héros de la fête.

La messe terminée, M. Joseph Hamelin, maire de Saint-Laurent, s'avança à la balustrade et lut une jolie adresse au nom des paroissiens et présenta l'offrande. Le jubilaire, tout ému, répondit en termes bien touchants comme un père sait parler à ses enfants.

Après cette imposante cérémonie, les membres du clergé et un certain nombre d'invités se sont rendus à la salle du Cercle, où un superbe dîner leur a été servi. Les dames et les demoiselles servaient elles-mêmes la table.

Après le repas, force discours ont été prononcés, puis on épuisa le répertoire des chansons patriotiques.

Le soir, la foule se transporta au couvent pour assister à une séance dramatique et musicale donnée par les élèves. Voici le programme:

Petits pages et Triboulet: récréation enfantine.

Le chef d'escadron: duo de piano. — Mlles Trudel et Boivin.

Le réveil du petit Jésus: saynète.

Gerbie Galop: duo de piano.

Une apparition de Jeanne d'Arc, représentée par Mlle Suzanne Trudel.

Chant de fête.

Adresse. Réponse.

Les Révérendes Soeurs méritent nos chaleureuses félicitations; cette séance a été un vrai régal.

Les paroissiens de Saint-Laurent ont bien fait les choses. Ils n'ont rien épargné pour payer leur dette de reconnaissance à leur bon curé. La fête a eu un éclat et un succès qui resteront dans les annales et dans nos mémoires.

Clarisse.

CA VIENDRA

Cinquante ou soixante ans durant, vous avez vécu sur la terre votre vie d'homme et de chrétien.

Vos efforts comme homme ont été couronnés de succès. Vous vous êtes fait une situation distinguée, vous avez acquis une fortune considérable, vos enfants sont établis, votre mission a été menée à bonne fin.

Soudain, un visiteur au visage sévère frappe à la porte de votre maison, c'est la maladie, et derrière la maladie, voici venir le portier de l'éternité: la mort.

Faites votre testament

On vous en avertit. Il faut mettre ordre à vos affaires, c'est-à-dire y renoncer en faveur de vos héritiers. Alors l'illusion se dissipe. Ces biens qui vous ont coûté tant de travail n'étaient pas partie de votre héritage. Vous en avez joui, à votre gré, durant quelques années, maintenant il faut les céder à d'autres. Une fois encore, il vous sera permis d'en disposer, mais ce sera votre dernière volonté, un notaire l'enregistrera.

C'est la fin. Votre carrière d'homme est terminée.

Alors Job... se jetant sur la terre adora le Seigneur et dit:

"Je suis sorti du sein de ma mère, et j'y retournerai nu. Dieu a donné, Dieu a retiré, comme il a plu au Seigneur, ainsi il a été fait. Que le nom du Seigneur soit béni!" Job, I, 21.

Faites votre testament de chrétien

Votre vie de 60 ans est écoulée. Enfance, jeunesse, âge mûr, tout a passé successivement. Vous n'y avez prêté que l'attaque temporaire que l'on donne aux paysages des deux rives, quand on descend un fleuve en bateau.

Aujourd'hui, par un phénomène étrange, ces diverses parties de votre vie se soudent ensemble pour ne former qu'un tout. C'est un tableau immense où vous voyez vos oeuvres bonnes et mauvaises. Vous en êtes l'ouvrier, vous allez en porter la responsabilité. Votre âme se ramasse en elle-même et contemple sa fortune.

L'heure est venue de faire aussi votre testament de chrétien.

Léguez à chacun de vos héritiers, le monde, le démon et Dieu, ce qui leur revient de votre vie.

Au monde, les journées de plaisir et de fêtes, les sacrifices d'amour-propre et d'ambition, les veilles, les travaux que vous ont coûtés ces biens temporels qu'il vous faut quitter maintenant.

Au démon, les passions et les fautes, les aventures et les bonnes fortunes, si douces autrefois, si amères aujourd'hui. Au démon, les scandales de paroles et d'actions, les conversations mauvaises et les vengeances, les injustices et les usures, les ivresses et les dégradations de toutes sortes dont elles furent la cause.

Hélas! hélas! quelle large part de ma vie ce terrible héritier réclame!

Que va-t-il me rester pour Dieu?

Dieu devait être l'héritier unique de mon âme. Quelle réserve du moins lui ai-je faite sur ces 60 années de vie qu'il m'a données?

Où sont mes prières et mes adorations? les sacrifices faits pour lui, les oeuvres de charité corporelle ou spirituelle? Où, les jours, les années à son service? où, la réparation, le repentir, les preuves d'une conversion sérieuse et durable?

O Dieu! héritier éternel de mon âme, que je suis pauvre!

Seigneur, ayez pitié de moi!

* * *

La mort vient sceller ce double testament.

A mes enfants, ma fortune; au tombeau, mon corps; à Dieu, mon âme pour l'éternité.

—"Bulletin Paroissial de l'Immaculée Conception."

Tombé du Ciel

Par G. Lenotre

Les vieilles d'autrefois n'étaient pas semblables à celles d'aujourd'hui. La comtesse de Cherizet, dont la vénérable et charmante figure surnage parmi mes plus lointains souvenirs, comptait bien quatre-vingts ans lorsque je l'entrevis, étant encore un très jeune enfant. Elle était, à la fois, active et silencieuse, recueillie et enjouée: ses beaux yeux, souvent rieurs, quelquefois graves, se fermaient fréquemment comme si el le eût voulu contempler, sans être distraite par les choses du présent, dans une sorte d'extase attendrie, ses longs jours de bonheurs passé. Elle avait la bouche sans dents, mais le front sans rides; trois rangs de tours en cheveux gris encadraient chacune de ses joues; ses mains étaient restées fines et blanches, et elle portait, dans toute son allure, cette sérénité indéfinissable des vieilles gens auxquels il est arrivé de grands bonheurs et qui sont certains de rester, jusqu'à leurs derniers jours, les enfants gâtés de la Providence.

Autour d'elle vivait une bande de gamins turbulents, adorés et respectueux, ses petits-fils, dont j'étais le compagnon de jeux et d'études et je me rappelle qu'un jour d'hiver, nous étions tous groupés, au coin du feu, près de l'aïeule, qui tricotait, suivant son habitude, sans lever la tête, toute à son rêve. C'était la veille de Noël: à ces dates-là, quand on est petit, on n'est jamais très brave. L'attente du mystère apporte un frisson d'angoisse délicieuse; il semble que le ciel est machiné pour la circonstance, que la nuit tombe autrement qu'à l'ordinaire. Le crépuscule est rouge feu ou très sombre: c'est l'heure où le petit Jésus quitte le paradis pour commencer sa rude tournée et, cette fois-là, je regardais fuir le jour triste de décembre, espérant voir passer l'Enfant-Dieu, curieux de savoir par quel bout du monde il entreprendrait son interminable tâche et très apeuré en même temps à l'idée qu'il pouvait entrer, comme cela, tout à coup et me présenter, de la main à la main le tambour, le sabre, les épaulettes et le casque à crinière que je lui avais demandés.

Un "grand", à qui je contais ma terreur, haussa les épaules d'un air de supériorité.

—Bête, va! fit-il.

C'était un esprit fort: je le regardais, stupide, quand la grand'mère, qui paraissait n'écouter pas, jugea opportun le moment d'intervenir:

—Il faut toujours mettre ses souliers dans la cheminée, dit-elle d'un ton qui n'admettait pas de réplique...

—Mais, grand'mère...

—A tout âge, mes petits, vous m'entendez, à tout âge ce qu'on désire tombe du ciel... Moi, j'ai reçu du petit Jésus un mari et une dot.

—Un mari!

—Une dot!

—Par la cheminée!

—Oui, par la cheminée!...

Elle retomba, pendant quelques instants, dans son rêve souriant: elle tricotait avec frénésie, l'esprit envolé, très loin; et, tout à coup, elle posa son ouvrage sur ses genoux, et commença son histoire. Elle nous conta combien son enfance avait été triste; elle avait perdu ses parents pendant la Révolution; la mère morte en prison; le père fusillé à Quiberon. Recueillie par une vieille parente émigrée, elle avait ainsi passé toute sa jeunesse à l'étranger; elle s'était retrouvée seule à Paris, au temps de la Restauration, sans appui, sans ressources; les biens de sa famille avaient été saisis, la fortune dispersée dans le grand désastre; il ne lui restait que le vieil hôtel familial, abandonné depuis vingt ans, dévasté, tombant en ruine, inhabitable, bon à abattre et dont la valeur suffirait à peine à payer la modeste dot, nécessaire à la jeune fille pour être reçue dans un couvent où elle pourrait finir ses jours. Elle n'avait, il est vrai, qu'une vocation résignée; mais que devait-elle espérer de la vie? Déjà l'hôtel qu'elle habitait était vendu; les démolisseurs attendaient qu'elle l'eût quitté; les meubles, depuis quelques jours, étaient partis pour l'encan; elle ne s'était réservé qu'une chambre, au premier étage, sommairement garnie d'un lit et de quelques chaises; c'est là qu'elle avait passé l'automne de l'année 1815, dans une solitude et un recueillement semblables à ceux du couvent où elle allait entrer.

La dernière journée qu'elle véeut dans cette noble maison, où elle était née, fut particulièrement pénible. C'était le 24 décembre 1815; le lendemain, fête de Noël, elle devait se rendre, dès la première heure, au monastère de la Visitation, rue Saint-Jacques.

Elle errait seule, dans les grandes salles démeublées. Une femme de ménage, qui l'avait servie dans les derniers temps, venait, pour la nuit, coucher dans l'ancienne loge du suisse.

* * *

—Oui, oui, je m'en souviens bien de cette soirée-là, contait la grand'mère en hochant la tête d'un air réfléchi; je n'avais pas touché au souper que Tiennette m'avait servi; elle s'était allée coucher, en bas, dans le corps de logis donnant sur la rue Saint-Dominique et, avant de m'endormir, je voulus revoir une dernière fois cette maison où j'étais née, où mes parents avaient vécu. Une bougie à la main, je parcourais les hautes pièces sonores, pleines d'ombre et de froid, dont les tentures, arrachées et ternes, pendaient comme de gigantesques toiles d'arraignée. Au dehors, la rue était silencieuse; c'était une triste époque.

Quelques jours auparavant avaient été fusillés le maréchal Ney, Labédoyère, bien d'autres; dans la journée, on avait appris la condamnation de La Valette; partout, dans Paris, on traquait les fidèles de Napoléon. On ne parlait que de conspirations, de complots, de poursuites, de représailles, et, la nuit venue, le seul bruit qui troublait le silence lourd de la rue était celui du pas rythmé des patrouilles grises, faisant leur ronde.

Bien morose et mélancolique, je fermai enfin les portes et revins à ma chambre — la chambre où s'était passée ma petite enfance heureuse. Je m'apprêtai à m'étendre sur le lit, — mon lit à moi — pour la dernière fois. Onze heures venaient de sonner; je délaçai mes brodequins, quand, tout à coup, dans la nuit calme, les cloches de Saint-Thomas d'Aquin commencèrent à carillonner en volée; alors seulement, je songeai à la messe de minuit qu'elles annonçaient et ma pensée se reporta aux Noëls d'autrefois. C'était loin, si loin... Je me revoyais, dans cette même chambre, au temps où ma bonne mère vivait, mettant, le soir, si joyeuse, mes petits souliers dans la cheminée, — une grande cheminée de marbre chantourné, si large et si profonde qu'en se penchant sur l'être et en levant les yeux, on apercevait en haut, tout en haut du long conduit velouté de suie, les étoiles du ciel. Cet âtre, aujourd'hui, noir et froid, je le revoyais aux matins radieux des Noëls de jadis, encombré de paquets blancs, coquettement enrubannés, de friandises artistement disposées sur de beaux papiers à collerettes, de poupées roses et blondes, de livres aux reliures rutilantes... Oui, c'était loin! Quelle divinité protectrice concevrait la pensée, à présent qu'il me manquait tant de choses, de me gratifier d'un peu du superflu des jours heureux? Je restais là, songeuse, les pieds dans des babouches, mes brodequins à la main, et voilà que, timidement, presque honteuse, je m'approchai de l'âtre et je les disposai sur le foyer: une idée folle, le désir ingénu, ridicule, d'éprouver une dernière fois l'impression d'enfance que jamais, jamais plus, je n'aurais la possibilité de ressentir.

Ah! qu'ils faisaient triste mine, mes pauvres souliers, sur ce marbre fendu; ils n'étaient ni coquets, ni neufs; ils avaient l'air si mélancoliques, si mendiants, si sûrs que, cette nuit-là, il ne leur tomberait rien du ciel!

Je vous atteste, mes petits, que je les regardais sans gaîté, très sotte de mon enfantillage, et le coeur si gros que j'allais me mettre à pleurer, quand un épouvantable fracas me fit sauter, éperdue, à l'extrémité de ma chambre: une détonation de tonnerre, un vacarme semblable à celui d'un tombereau de pavés, versé de haut, sur le parquet; il me sembla que la maison s'éventrait du haut en bas; un nuage de poussière âcre remplit la pièce, que je vis aussitôt encombrée d'un tas de plâtras, de moellons noircis, de briques en morceaux, de blocs de suie... Evidemment, la cheminée, sur le toit, venait de s'abattre; et je reprenais mon sang-froid quand, m'approchant, la bougie à la main, pour juger du dégât, j'aperçus,— j'étais percluse d'épouvante, — deux pieds, deux pieds d'homme, chaussés de bottes boueuses, qui, suspendus dans la cheminée, s'agitaient, désespérément, comme pour chercher un point d'appui qu'ils ne rencontraient pas.

Mon saisissement fut tel que je ne pouvais jeter un cri, ni faire un mouvement: j'étais là méduséé, debout derrière une chaise dont je me faisais instinctivement un rempart, et je vis, glacée de peur, les pieds, tâtonnant, descendre peu à peu, toucher les plâtras amoncelés dans l'âtre, éprouver la fermeté de ce sol, s'y poser... puis, j'aperçus des jambes, les pans d'une redingote; un homme qui se peletonnait, rampa à reculons, sortit dans la chambre et se dressa devant moi, les mains écorchées, le visage noirci. Son premier mouvement fut de s'essuyer en passant sur son front sa manche déchirée... Moi, je regardais, le sang figé, cette apparition terrifiante. L'homme s'ébroua, se frotta les yeux, distingua la bougie, me vit, recula d'un pas, et, joignant les mains:

—La vie, par grâce, sauvez-moi la vie...

Je ne pouvais pas répondre. Il alla jusqu'à la fenêtre, guetta les bruits de la rue, se retourna vers moi, et balbutia, encore tout haletant de sa chute:

—Madame... mon sort est dans vos mains; je suis poursuivi... je suis malheureux...

Il écouta, l'oreille tendue vers la rue.

—Pour Dieu! répondez-moi un mot... Qui habite cet hôtel?

—Moi.

—Seule?

—Seule.

Il me dévisagea anxieusement.

—Oh! mademoiselle, une heure, une heure de répit, seulement; laissez-moi passer une heure ici— cette heure-là me sauve. — Je suis le comte de Cherizet, un officier de l'Empereur... J'ai conspiré, ou, du moins, on m'accuse... Oui, j'ai conspiré, je vous dis la vérité, pour sauver Ney.. Avant-hier, on est venu m'arrêter, j'ai fui... Vous êtes certaine que personne d'autre que vous n'habite cette maison?...

—Personne.

—Voilà deux nuits que j'erre par les rues; je pensais, ce soir, gagner un refuge sûr; j'ai traversé Paris... A l'angle de la rue Taranne, une patrouille... j'ai couru; mais j'étais dépisté, j'ai sauté un mur, atteint un tuyau de gouttière, j'ai monté sur un toit, je comptais me dissimuler, attendre que les policiers fussent loin.. mais j'avais été vu, j'avisai une cheminée, j'imaginai de me cacher dedans et je m'y laissai couler, espérant remonter facilement; et, en effet, mes pieds rencontrèrent, dans le conduit très large, un relief dans la maçonnerie, une saillie que je jugeai solide et où je pensais me maintenir assez longtemps; mais la cheminée, sans doute, est de construction ancienne, la saillie de plâtre s'effrita sous mon poids, céda brusquement et je tombai...

Il resta quelques instants silencieux, cherchant à vaincre son émotion, et il ne cessait de me regarder, de ses grands yeux suppliants et inquiets:

—Je suis un homme d'honneur, mademoiselle; mon dévouement à l'Empereur est mon seul crime, quel que soit le parti auquel vous appartenez...

Je fis un geste pour lui signifier que cela importait peu...

—Oui, répétait-il, mon seul crime.

—Restez.

Il chancela, s'appuya contre la cloison et, d'une voix faible, murmura:

—Merci.

Tout de suite, il se reprit, fit quelques pas dans la chambre, poussa un soupir:

—Je n'en puis plus.

Je lui présentai la chaise: il s'y laissa tomber.

—Par pitié, un peu d'eau, demanda-t-il.

Il passa un linge mouillé sur ses tempes, sur son visage et sur ses mains; je le regardai faire; c'était un homme d'une trentaine d'années, à la figure très énergique et très douce; mais très triste et pâle aussi. Je pris courage et lui adressai la parole:

—Avez-vous faim?

Il eut un haussement d'épaules découragé.

—Voilà, répondit-il, voilà quarante heure que je n'ai rien pris; je tombe d'inanition... excusez-moi...

Je sortis de la chambre; j'avais laissé, dans la pièce voisine, sans y toucher, le souper que m'avait préparé Tiennette. J'apportai le plateau dans ma chambre, je le disposai sur un guéridon que je poussai près de mon proscrit, et j'étalai devant lui une serviette blanche. Il y avait du pain, des marrons, des oeufs durs, un flacon de vin vieux retrouvé par Tiennette au fond d'un caveau. Le comte avait repris tout son sang-froid; j'allumai une seconde bougie, et ce luxe inusité donnait à ma chambre un air de fête. A l'église voisine, les cloches se reprirent à sonner allègrement, égrenant, dans la nuit, leurs voix grondantes ou grêles, avec une solennité joyeuse. Mon hôte parut étonné: tous les bruits du dehors l'angoissaient.

—La messe de minuit, fis-je pour le rassurer.

—Ah!

Et comme je l'invitais, du geste, à entamer la collation.

—Alors, dit-il en souriant, vous me conviez au réveillon?

Et, de fait, nous réveillonnâmes ensemble. Je n'avais plus peur du tout; l'aventure me semblait toute simple, et, de le voir manger avec un appétit plein d'entrain, cela me donnait une faim!... Les émotions m'avaient creusé et, sur son invite gracieuse, je m'assis en face de lui... Ah! mes petits, le bon souper! On causa, d'abord avec quelque gêne, de choses vagues, puis, peu à peu, la conversation prit le ton des demi-confidences. Les choses ont bien changé depuis que ceci s'est passé; les gens ni les moeurs ne sont plus les mêmes. A mesure qu'il parlait, et qu'il mangeait, il devenait tout autre; il s'exprimait avec une grande distinction, d'une voix respectueuse, assourdie, presque tendre... Non, certes, ces choses-là n'arrivent plus.

Et l'aïeule, très animée à l'afflux de ses souvenirs, tricotait nerveusement; sa pensée était bien loin du travail vertigineux de ses aiguilles et un discret sourire amincissait ses lèvres fines.

—J'avais mon plan, continua-t-elle; quand le comte fut bien réconforté, reposé et manifesta l'intention de partir:

—Suivez-moi sans bruit, lui dis-je.

J'ouvris la fenêtre qui communiquait au balcon s'étendant sur toute la façade de l'hôtel. A l'extrémité de ce balcon, comme c'était d'usage dans les vieilles demeures, se trouvait un escalier de fer, en spirale, qui descendait au jardin. Je le conduisis par là, en traversant la pelouse humide, jusqu'à une petite porte donnant accès à un dédale de ruelles étroites qui s'appelaient, du nom d'un ancien couvent, le passage des Dames-Sainte-Marie. J'ouvris les verrous de la porte, je fis quelques pas dans la ruelle, très déserte et très sombre, je reconnus que personne n'y était aux aguets, que nul danger n'était embusqué là. Je revins au comte.

—Allons, adieu, lui dis-je.

Il me regarda d'un air soumis, un peu attristé peut-être.

—Adieu? répéta-t-il d'un ton interrogatif.

—Oui, adieu. J'entre demain au couvent.

Il s'inclina profondément; comme j'étendais la main pour lui indiquer sa route, il la saisit, y posa un baiser si respectueux, si discret, pourtant si tendre et si ému, que moi-même je me sentais un peu troublée... Il s'éloigna brusquement; j'entendis le bruit de ses pas se perdre dans la ruelle, je restai encore là, un moment, à guetter; puis je fermai la porte, traversai le jardin et rentrai dans ma chambre où je ne fermai pas l'oeil de toute la nuit.

* * *

Le lendemain matin, avant l'aube, Tiennette entra dans ma chambre, pour allumer le feu, suivant l'habitude, et m'aider à mes préparatifs de départ: je devais être à la Visitation pour l'heure de la grand'messe. Je me pelotonnais sous mes draps, faisant semblant de dormir, quand j'entendis la brave femme pousser un grand cri.

—Seigneur! Jésus, mon Dieu! qu'est-ce que ce déboulis-là! Et voyez donc, mademoiselle, ces gravois qu'on a vidés dans votre chambre; mais c'est donc tombé du ciel. En voilà un de désastre... Ce n'est pas Dieu possible que tout cet écroulement se soit abîmé sans que vous l'entendiez!

Je sentais bien qu'il fallait donner une explication, dire quelque chose et je balbutiai, comme sommeillant encore:

—Sans doute, j'ai entendu; mais pas grand bruit; un coup de vent, peut-être, sur une cheminée lézardée.

Mais Tiennette, se souciant peu de mes observations, continuait à se lamenter et à geindre sur la poussière et la suie du parquet, sur l'impossibilité d'allumer son feu, sur les vieilles maisons qu'on s'obstine à habiter jusqu'au jour où elles s'écroulent sur votre tête. Et, tout en bougonnant, elle avait pris un balai, et cherchait à repousser dans l'âtre les plâtras.

—En voilà-t-il, en voilà-t-il du moellon, et gras de suie, et salissant! Et les souliers de mademoiselle qui sont pris là-dessous. Mais qui est-ce qui a donc fourré vos souliers là, mademoiselle?

Il fallait répondre.

—Oui, oui, je sais, c'est exprès.

—Et dans quel état! Ils ne sont plus mettables; en voilà un qui est plein de suie; — et celui-là, mon Dieu, tout cassé, sous une pierre.. Oh! quelle pierre! Mais qu'est-ce que c'est donc? Comme c'est lourd ... que c'est lourd!...

De mon lit, je la suivais du coin de l'oeil et je la vis essayer de soulever, sans y parvenir, une masse poudreuse, enduite de plâtre noirci. Tiennette restait toute ébahie.

—Mais qu'est-ce que c'est que ça?

—Quoi donc, Tiennette?

—Et ça pèse; c'est du plomb... sûr que c'est du plomb, ou du fer ... un coffre, qu'on dirait... et sur les souliers de mademoiselle, il y en a un qui est tout écrasé.

Intriguée, je passai un peignoir, j'allai à elle; c'était bien un coffret, en effet, qu'elle essuyait à l'aide de son tablier; un coffret tombé de la cheminée avec les plâtras; sans doute, il avait été muré dans ce massif qui s'était écroulé sous le poids du comte et c'était sa chute qui avait entraîné celle du fugitif.

Tiennette, tout en frottant le coffret, s'extasiait.

—Ça a été mis là, voyez-vous, du temps de la Révolution; les vieilles maisons, c'est pleine de trésors cachés... Oh! mademoiselle, si c'était de l'or?...

Nos efforts réunis parvenaient à peine à remuer le coffret. Je ne m'expliquais pas comment une si petite cassette — elle n'était guère plus haute que la main et longue, à peu près, comme l'avant-bras — comment une si petite cassette pût atteindre un poids aussi considérable. Et puis, comment l'ouvrir? Pas de clef; la serrure, d'ailleurs, était obstruée de plâtre sec; mais les goupilles des charnières étaient rouillées; nous parvînmes à faire sauter l'une d'elles, puis l'autre: cela nous prit une heure de peine. Enfin, le coffre s'ouvrit: il était rempli de louis, entassés et alignées; je regardais, stupéfiante, cet amoncellement de pièces à l'effigie des deux derniers rois.

Tiennette, ébahie, comptait, poussant des exclamations, expliquant:

—C'est votre père, mademoiselle, c'est votre père qui a caché là cette fortune!

Et elle continuait à compter, ardente, les yeux en flammes, grisée; jusqu'à ce qu'elle se perdît dans ses additions, sans cesse recommencées. Je vous dirai tout de suite, mes petits, que le coffre contenait cent cinquante rouleaux de cent louis — trois cent mille francs! Moi, je demeurai agenouillée près de Tiennette, les bras ballants, toute sotte et comme honteuse de voir tant d'or. Je restai là jusqu'à ce que les cloches, joyeuses, s'ébranlant de nouveau, carillonnèrent en volée la masse de l'aurore... Alors, je fus prise d'une émotion subite; mes nerfs tendus s'amollirent, je pleurai, je pleurai sans pouvoir m'arrêter, tandis que Tiennette sanglotait aussi, disant:

—Ah! Mademoiselle, le petit Jésus... pour sûr, c'est le petit Jésus!

Et jamais, tant qu'elle vécut, on ne put ôter de l'esprit de la brave servante que, cette nuit-là, le petit Jésus était venu m'apporter une dot, pour que je n'entre pas au couvent.

* * *

Et, de fait, je ne passai qu'un mois, par déférence, à la Visitation. Le bruit du "miracle" s'était répandu: Mme la duchesse d'Angoulême voulut me l'entendre raconter; je le fis, bien entendu, sans dire un mot du proscrit, héros de l'aventure; la chute du coffret n'avait, dans mon récit, d'autre cause que la vétusté d'une cheminée. La triste et bonne princesse m'attacha à sa maison et je pris domicile près d'elle aux Tuileries.

Un an s'était écoulé; on se retrouvait à la veille de Noël et, suivant l'étiquette de la cour, nous avions, ce soir du 24 décembre 1816, accompagné Madame chez son oncle, le roi Louis XVIII. On y passa la soirée. Sa Majesté, qui adorait les histoires et qui venait d'en conter joyeusement plusieurs à ses familiers, se tourna soudain vers moi.

—Et vous, Mademoiselle, fit-il un peu ironique, ne m'a-t-on pas dit qu'une fortune était tombée du ciel, un soir de Noël, dans vos souliers?... Allons, c'est le jour, contez-nous ça.

J'avais grand'peur; pourtant, devant l'ordre du roi, il fallait m'exécuter; je me mis à parler, sans trop savoir, d'abord, ce que je disais... Jamais je n'avais nommé le comte de Cherizet, mais en ce moment-là, trop troublée pour faire preuve d'imagination, je racontai l'histoire, telle qu'elle était advenue. Quel danger, d'ailleurs? Un an s'était passé; les passions politiques étaient amorties. On ne parlait plus ni de conspirations, ni de représailles. — Pourtant, par prudence, je ne fis mention que d'un inconnu, dont j'avais toujours ignoré le nom et la situation sociale. Tous les yeux étaient fixés sur moi, je me sentais rougir, je perdais la tête, je balbutiais. Le roi, malicieusement, m'arrêtait à chaque invraisemblance, me pressait de questions, et quand j'eus fini:

—Et ce bel inconnu, interrogea-t-il, en clignant de l'oeil, il ne l'a pas dit son nom? On ne l'a pas revu? Bien sûr? C'était peut-être un voleur, ajouta-t-il en changeant de ton.

Alors, un peu piquée, je pris le parti de tout dire.

—On ne l'a pas revu, non, sire, répliquai-je en faisant ma grande révérence; mais ce n'était pas un voleur. Son nom était le comte de Cherizet.

—Le comte de Cherizet!

Il resta songeur et son front se plissa.

Durant toute la soirée sa préoccupation fut manifeste. Il cessa de prendre part à la conversation et s'entretint longuement, à voix basse, avec M. le duc Decazes qui était, à cette époque, ministre de la police.

Le roi semblait exiger du ministre une décision que celui-ci avait quelque peine à accorder.

Le lendemain, à dix heures, quand la cour entra chez le roi pour l'accompagner jusqu'à la chapelle, où devait être chantée la grand'messe de Noël, le cabinet de Sa Majesté était encombré comme aux jours de fête.

Louis XVIII baisa sa nièce au front et lui offrit, comme cadeau de Noël, une croix en brillants qui avait appartenu à la reine Marie-Antoinette.

Il distribua aux dames quelques menus souvenirs. Déjà les officiers prenaient leur rang pour la marche à travers les galeries quand le roi fit un signe de la main.

—Attendez, ordonna-t-il.

Je sentis son regard fixé sur moi.

—Messieurs, dit-il aux gentilshommes massé autour de lui, écartez-vous un peu pour que mademoiselle voie ce qui lui tombe, cette fois, pour son Noël...

Les courtisans obéirent; je levai les yeux, et, debout, en face de moi, j'aperçus... oh! cette fois, malgré la majesté du lieu, je ne pus retenir un cri:

—Le comte!... Le comte de Cherizet!...

—Oui, mademoiselle, fit le roi, souriant, M. le comte de Cherizet oui, arrêté il y a un an, au sortir de votre hôtel, était, jusque hier soir, gardé au secret à la prison de l'Abbaye et que le bonhomme Noël est allé prendre là, cette nuit, pour le laisser tomber dans ma cheminée avec, en poche, un brevet de colonel... dans ma garde, monsieur, ajouta-t-il en tendant la main au comte qui s'en saisit et la baisa tout ému...

La vieille dame, les larmes aux yeux, arrêta là son récit.

Elle attira vers elle ses petits-enfants, qui écoutaient, bouche bée, la belle histoire, et fermant les yeux, comme pour concentrer en elle la vision ravie de ses souvenirs.

—C'était votre grand-père, mes petits.

PAS GROS DE MALICE COMME CA!

—A-t-on jamais vu!... Martyriser des enfants comme ça!... Faut-il être sans coeur!

Et Mme Lépine, tout en bougonnant ainsi, secouait avec rage son tapis sur le seuil de sa porte.

—Ça n'a pas l'air d'aller trop bien aujourd'hui, madame,— fait en plaisantant sa voisine, qui venait de faire ses emplettes chez l'épicier du coin.

—Oui, ça va mal et il y a de quoi. Si ça a du bon sens, je vous le demande, de martyriser ainsi de pauvres innocentes créatures!

—Martyriser!... De quoi parlez-vous, ma chère? Je ne vous comprends pas.

—Pas étonnant! qui aurait jamais pu soupçonner pareille cruauté! Ce n'est pas moi qui aurais cru le monde si méchant! Traiter ainsi de pauvres fillettes!

—Expliquez-vous! réplique la voisine. S'agirait-il par hasard de votre Marguerite?

—Oui, d'elle et d'autres aussi. Tenez, on l'a traitée comme on ne traiterait pas un chien.

—Et qui donc, ma chère?

—Sa maîtresse de classe, un bourreau, un...

—Pas possible. Marguerite aura sans doute fait quelque étourderie, une grossièreté et on l'aura punie, voilà tout. Vous-même, à la maison, vous avez parfois, j'imagine, le bras vif. D'ailleurs que lui a fait la maîtresse?

—Ce qu'elle a fait! Elle l'a battue, battue qu'elle en avait encore les yeux rouges ce matin. Et elle n'est pas la seule martyre, la pauvre chérie. Pas plus tard qu'hier, sa voisine a été écrasée contre la porte; il paraît qu'elle en sera peut-être méconnaissable le reste de sa vie. Et c'est tous les jours comme ça!

—Allons, allons, vous exagérez. Que la maîtresse écrase tous les jours un enfant entre le mur et la porte, c'est un peu fort!

—J'exagère! dites-vous; mais je n'en dis pas la moitié! Si vous saviez tout ce qui se passe dans la classe...

—Mais qui vous l'a raconté, à vous? serait-ce Marguerite?

—Beau dommage! Ah! elle en a long, allez, quand elle rentre de l'école. Ce sont des passe-droits, des injustices révoltantes, aussi elle en a assez, la pauvre enfant, et moi aussi.

—Et votre enfant ne ment pas?

—Mentir! La chère petite, tenez, elle va avoir ses treize ans en janvier prochain, et pas gros de malice comme ça! C'est une bonne enfant, un ange. Ce n'est pas parce que je suis sa mère, mais...

—Et pourquoi votre fille a-t-elle été punie?

—Pourquoi? Est-ce qu'on peut savoir? La maîtresse l'a prise en grippe, elle est toujours sur son dos... Elle lui en veut, voilà tout.

—En êtes-vous bien sûre? Etes-vous allée voir la maîtresse, vous informer? peut-être, que...

—Si je n'y suis pas allée, prenez patience, j'irai bientôt, et je lui dirai son fait. Ah! si elle pense que cela se passera comme ça, elle ne me connaît pas!

—Ce que vous me dites m'étonne, ma chère, et je ne serais pas le moins du monde surprise, si Marguerite vous avait mal renseignée, car Annette, mon enfant, est dans la même classe et je n'ai jamais entendu de plaintes. Au contraire, elle est contente d'aller à l'école, elle se sent encouragée, aimée.

—Oh! on sait bien, réplique Mme Lépine, avec une petite moue, on sait fort bien que la maîtresse a ses préférées.

(Suite sur la page 6)

LA QUESTION FRANCAISE AU CANADA

Elle ne peut être écartée ou méconnue sans danger pour la Confédération

Toronto, 22. — Le "Toronto Star", dans un article de première page, sous une manchette considérable, a parlé ainsi hier de la question française au Canada, dans les termes suivants:

"Immédiatement avant la guerre la population de langue anglaise du Canada ne croyait pas qu'il y avait alors une question canadienne vraiment grave qui put atteindre la base même de la confédération, mais de milliers de Canadiens français savaient que cette question existait. En eux, vivait un dévouement exalté dans ce qu'ils croyaient être la question critique de leur existence nationale au même degré que ce qui a permis que l'Irlande soit ce qu'elle est aujourd'hui ou ce qui a fait que la Belgique ait pu atteindre les limites les plus étonnantes du martyre. La guerre, à certains égards, n'a fait qu'accentuer la crainte des Canadiens français au sujet de ce qui a été et qui sera toujours la question canadienne, le libre exercice de la langue qu'ils ont appris sur les genoux de leur mère et dont les droits sont égaux, à ceux de la langue anglaise, soit au parlement, soit aux tribunaux de leur pays.

"Nous sommes arrivés à une phase sérieuse au Canada, non seulement parce qu'un écrivain ou un orateur singulièrement puissant et courageux a pendant dix-huit ans prêché des doctrines qui déplaisent aux Canadiens de langue anglaise, mais parce qu'ils représentent des convictions qui sont profondément enracinées chez des compatriotes qui même n'approuvent pas toutes ces méthodes.

"Il est assez difficile de ne pas saisir le sens de cette apparente contradiction du fait que M. Bourassa se trouvait à bord du navire politique de Borden en 1911 et qu'il conduisait une voiture lauriériste en 1917. Il y a une différence fondamentale entre l'attitude des Canadiens français et celle des Canadiens anglais au sujet de l'avenir de 35 pour cent des Canadiens nés au pays et qui ont des droits égaux dans une proportion de 50 pour cent, de parler leur langue au parlement fédéral et devant les tribunaux.

"Cette différence peut s'établir ainsi: le Français dit que le Canada est un pays bilingue; l'Anglais dit que le Canada est un pays avec une province bilingue. Cette question ne peut être indéfiniment écartée.

"Il n'y a que les insensés pour penser qu'on peut régler cette question en s'en écartant et pour oublier qu'il y a deux millions de Canadiens nés au pays qui exercent des droits politiques dans une province où ils règnent en peuple souverain, et dans le domaine fédéral où ils ont des privilèges constitutionnels aussi indéfectibles que ceux qui appartiennent aux sujets britanniques dans n'importe quelle partie du monde.

"Il peut se faire que nos concitoyens de langue française ne se mettent pas suffisamment à notre place. C'est leur malheur, peut-être leur tort. Cela ne nous absout pas de notre désir de nous mettre à leur place, car deux noirs ne font pas encore un blanc. On ne doit pas s'affubler de la mentalité d'un Lavergne ou d'un jeune homme qui exhorte les autres contre la conscription et lance des pierres aux conscriptionnistes. Si nous ne pouvons pas permanemment rester étrangers, nous devons tendre à un rapprochement. C'est un problème dans la solution duquel, nous qui avons la majorité dans ce pays, devons porter la majeure partie de la responsabilité.

NOMINATION

Le Cardinal anglais Gasquet a été nommé Préfet des Archives vaticanes. Ce poste était vacant depuis la mort du Cardinal Segna, en 1911.

Le Cardinal Gasquet est un savant Bénédictin dont la compétence en histoire est universellement reconnue et admirée.

L'UNION FAIT LA FORCE

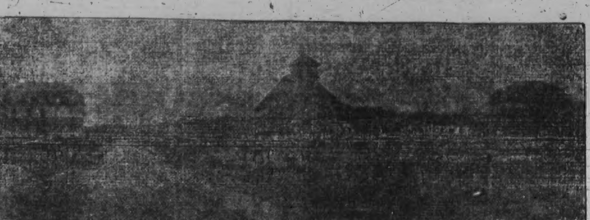
On vient, aux Etats-Unis, de jeter les bases d'une union puissante des Associations catholiques de femmes. Un comité temporaire a été élu, pour voir à l'essai du plan de coopération projeté, sans empiéter, bien entendu, sur l'autonomie des groupements particuliers.

SOEURS NOIRES

La première congrégation de soeurs noires aux Etats-Unis est celle des Soeurs Oblates, de Providence. Cette congrégation a été fondée en 1827. Elle a passé par toutes sortes d'épreuves et de privations, mais elle a accompli les oeuvres de la plus belle charité chrétienne.



Cathédrale de Saint Boniface
où eût lieu une imposante cérémonie à la Messe de Minuit



St-Laurent, Man., dont le curé, le R. P. Péran, O.M.I., a célébré son jubilé sacerdotal, la semaine dernière



AGISSONS MIEUX QUE L'ALLEMAGNE!

C'est le conseil que donne à la majorité de langue anglaise surtout dans l'Ontario, M. William H. Moore.

Toronto, 19. — Le **Canadian Courrier** de cette semaine, au cours d'un article de William-H. Moore, intitulé "Britain's Test of Freedom", commente un livre récent, "War and Democracy", écrit en collaboration par plusieurs autorités anglaises en matière d'instruction publique et dit, à propos des Canadiens français et de leur traitement par la majorité de langue anglaise, surtout dans l'Ontario:

"C'est une cause splendide que celle pour laquelle nous nous battons, mais nous ne pouvons refuser de nous appliquer les principes, que nous cherchons par les armes à imposer à d'autres. Il y a, dans la province d'Ontario, une nationalité en minorité, — composée d'hommes, de femmes et d'enfants de langue française plus qu'en Alsace-Lorraine, — et cette nationalité en minorité, en substance, dit à la nationalité dominante, à la nationalité anglo-saxonne: "Vous avez diminué l'usage de notre langue; vous avez restreint l'éducation qui est nécessaire à la propagation de notre littérature et de nos idées; vous nous avez nié la liberté nationale et le droit d'exprimer notre pensée; et c'est ici une terre qui fut nôtre avant qu'elle fût vôtre et nôtre."

"On ne saurait réfuter cette accusation en niant simplement que le parallèle entre les nationalités en minorité en Allemagne et la nationalité en minorité dans l'Ontario cloche. Nous devons envisager franchement l'évidence. Nous ne pouvons plus nous servir des vieux arguments des "nécessités de l'Etat", "des avantages commerciaux de l'homogénéité", de l'oeuvre des "agitateurs", "de la supériorité de la culture"; nous ne pouvons plus en appeler à la nécessité d'un creuset scolaire commun: car, comme nous le savons, l'Allemagne a avancé toutes ces raisons pour sa défense, et elles ont été rejetées comme insuffisantes, rejetées par la Grande-Bretagne, rejetées par ce que nous croyons y avoir de mieux dans la civilisation. Nous ne pouvons absolument pas être semblables aux Allemands; nous devons, comme alliés de l'Angleterre, comme une partie intégrante de la Grande-Bretagne elle-même, être splendidement et sans équivoque différents des Allemands.

"Nous croyons dans la liberté; pour cette raison, nous croyons dans la générosité. Nous pouvons parler de générosité comme il nous plaira, l'exalter jusqu'aux cieux, mais si nous ne donnons pas généreusement, nous ne faisons que caqueter.

"Nous pouvons exalter la cause de la liberté, nous pouvons verser le meilleur sang de notre vie en son nom; mais la vraie mesure de notre adhésion à sa cause est l'étendue à laquelle nous accordons la liberté, et comme Lord Acton l'a sagement dit: "Le moyen le plus sûr par lequel nous jugeons si un pays est réellement libre, est la somme de liberté dont jouissent les minorités".

"Nous, comme Canadiens, nous devons vivre une meilleure vie. Mais, dit-on, — et j'ai dans l'esprit les paroles d'un ami qui est professeur dans un collège ontarien, — il y a de la déloyauté dans le Canada-français. La nationalité en minorité dans le Canada n'a pas contribué pour sa part en hommes et en aide à la guerre actuelle; elle n'a pas endossé sa part en hommes et en aide à la guerre actuelle; elle n'a pas endossé sa pleine part de la responsabilité du Canada; en un mot, "les Canadiens-français n'ont pas été patriotes." L'opinion de mon ami peut être prise comme manifestant l'opinion d'une forte partie des Anglo-Canadiens. C'est DeTosqueville qui dit qu'il y a deux sortes de patriotisme — celui de l'instinct et celui de la raison. — Le premier, qui est désintéressé, indéfinissable, mais qui associe les affections au lieu de naissance, les Canadiens français l'ont consacré entièrement à ce pays, mais le second, celui de raison, qui est dû à l'intérêt personnel des citoyens et qui dépend de sa tendance à avoir un sens de conservation dans l'Etat, les Canadiens-français ne l'ont pas en pleine mesure. Admettons franchement que plusieurs Canadiens-français n'ont pas réalisé leur responsabilité envers l'Etat comme l'ont fait la plupart des Anglo-Canadiens dans cette guerre. Admettons que leur attitude est une maladie du corps politique et alors, que devons-nous faire? Il est inutile de regretter la maladie, une perte de temps précieux à spéculer sur ses graves conséquences. Notre premier devoir est d'aller à la cause, de diagnostiquer le siège du trouble. Et sous ce rapport, nous, Anglo-canadiens, nous trouverons que, comme la maladie est surtout de notre chef, la guérison doit être aussi de notre chef.

"Dans notre diagnostic, nous pouvons référer avec avantage à un livre récent: "War and Democracy"; car ce conflit de nationalités et ses causes sont d'une commune origine par tout le monde. Les auteurs de ce livre disent:

"Il y a des gouvernements en Europe assez déments pour penser que des hommes et des femmes privés de leurs institutions nationales, humiliés dans leurs plus profonds sentiments, et contraints en un moule étranger, peuvent faire de bons citoyens, de valeureux soldats, ou même d'obéissants sujets."

"Nous avons violé les principes qui doivent, d'après des Anglais, régler les relations des nationalités dans un état commun, nous n'avons pas été en harmonie avec l'essence de la liberté nationale, et nous avons été assez déments pour penser que nous pouvions éviter les conséquences. Nous disons que nous croyons dans la liberté. Nous avons inoubliablement donné le meilleur de nous-mêmes pour la liberté en Europe. En face de cela, nous ne pouvons continuer à refuser la liberté au Canada? C'est certain, nous ne pouvons continuer à jeter de force des hommes dans un moule étranger et attendre d'eux de bons citoyens, de valeureux soldats et d'obéissants sujets."

ATTAQUES EN RANGS SERRES

Les Austro-Allemands se ruent de nouveau contre les positions italiennes et accomplissent quelque progrès. — Avance vers Bassano. — La neige protectrice.

Londres, 21. — Les Austro-Allemands ont renouvelé avec force troupes leurs attaques pour percer la ligne italienne et déboucher dans les plaines de Vénétie, dans la région de Bassano. Dans de furieux combats autour du mont Asolone, où l'ennemi a subi de nouveau de grandes pertes et a été repoussé plusieurs fois, de grands renforts ont forcé les Italiens à céder du terrain. La bataille a duré toute la journée de mardi, et suivant le bulletin officiel de Berlin, les assaillants ont fait plus de 2,000 prisonniers.

De même, le long du cours méridional de la Piave, les envahisseurs et les Italiens sont aux prises dans de violents combats. Un détachement ennemi a franchi avec succès la vieille Piave, sur un ponton, mais plus tard, les Italiens ont repoussé l'adversaire jusqu'au fleuve.

L'ennemi a tenté cinq fois de forcer le passage de la vieille Piave ou Sile. Il a lancé sa principale attaque à environ 3 milles au sud de l'embouchure du fleuve où il s'est servi de pontons et d'un pont. Quatre autres tentatives simultanées ont été repoussées de la même manière. Dans la région des montagnes, l'ennemi a dirigé toute sa poussée sur les hauteurs commandant le défilé de San Lorenzo, menant à la plaine et à Bassano. Il a été repoussé à maintes reprises, mais grâce à de grands renforts, il est parvenu à progresser sur le sommet de l'une des hauteurs, à l'est de la Brenta, et les Italiens se sont retirés en conséquence.

La lutte a été désespérée, les deux armées comprenant l'importance de dominer cette position d'importance vitale qui mène à la plaine.

On a de plus en plus confiance que les Alliés pourront empêcher les troupes austro-allemandes de déboucher dans les plaines. La neige qui n'était tombée la semaine dernière qu'en assez grande quantité pour rendre les positions du front très visibles, mais pas assez pour faire obstacle à l'avance de l'ennemi, s'est remise à tomber, et apparemment pour de bon.

Bien que les Autrichiens soient maîtres de Brenta depuis 3 jours, une tentative d'attaque très désespérée a été brisée. L'affermissement marqué des positions des Français depuis qu'ils ont occupé leurs lignes, a été caractérisé par des pertes fort diminuées. Les attaques n'ont pas cessé et n'ont pas diminué de violence, mais les troupes d'élite des Français ont modifié et creusé davantage leurs tranchées d'une part, les consolidant, et de l'autre part occupant des positions qui leur donnent des postes d'observation tels qu'en ont les Autrichiens ailleurs, ce qui leur permet de prendre en flanc toute attaque dirigée par les Autrichiens le long de la haute Piave. Cette modification des tranchées s'effectue partout et on y attache une importance spéciale, vu que les premiers abris étaient si peu profonds que les soldats étaient constamment exposés aux balles à moins de s'accroupir.

La lutte sur les autres fronts est au-dessous de la normale, mais dans divers secteurs, les duels d'artillerie se poursuivent avec intensité. L'activité de l'artillerie française et allemande, en Champagne et dans la région des montagnes, près de la frontière suisse, augmente et présage probablement de prochaines attaques d'infanterie.

LA CONSCRIPTION EST DEFAITE

Londres, 22. — Un câblogramme reçu de Melbourne (Australie), déclare que la moitié du vote a été comptée en Australie. Jusqu'à aujourd'hui, un demi-million de voix ont été enregistrés pour la conscription, cependant que sept cent mille l'ont été contre cette mesure.

Depuis l'an dernier

Sydney (Australie), 20. — A moins que le vote outre-mer, qui n'est pas encore compté, n'affecte celui du peuple d'Australie, le projet de conscription du gouvernement est défait par une majorité de plus de 150,000 voix. Seulement, dans la Nouvelle-Galles du Sud, la majorité anticonscriptionniste a été de 115,000 voix. Ceux qui étaient favorables à la conscription ont été quelque peu surpris par le résultat dans le Victoria; cette province avait donné l'an dernier une majorité de 115,000 pour la conscription. Cette année la majorité est anticonscriptionniste.

M. Hughes ne désespère pas

Vancouver, 21. — Malgré l'échec de son projet, le premier ministre Hughes conserve encore un peu d'espoir dans le vote des soldats qui sont au nombre de 300,000, dispersés un peu partout sur les champs de bataille européens. M. Hughes est convaincu que le scrutin militaire sera en faveur de la conscription, dit une dépêche parvenue ici de Sydney, Nouvelle-Galles du Sud.

LE SEJOUR DE M. VEUILLOT PARMI NOUS

Montréal, 25. — L'hôte distingué, héritier moral et littéraire de l'illustre Louis Veuillot, qui prend contact en ce moment avec les groupes français d'Amérique, M. François Veuillot, a exprimé ainsi le double but de la visite qu'il vient de rendre à ses "frères":

"Avec ces frères de langue, de race et d'âme, je voudrais, en tout abandon, causer de la famille. J'ai le grand désir de leur parler de la vieille maison, de leur affirmer qu'on y découvre encore le crucifix des ancêtres et qu'on y recueille toujours, aux lèvres des enfants, les cantiques d'autrefois. Et puis, quand j'aurai, devant eux, chanté la France chrétienne, il me sera doux de les interroger, de les entendre, de pénétrer plus à fond dans leur esprit et dans leur coeur, de saisir et d'enregistrer leurs exemples."

ASSOCIATION D'EDUCATION DES C.-F. DU MANITOBA

47, rue Masson, S.-Boniface
B. P. 20. Tél. Main 4928

On ne nous en voudra pas d'insister de nouveau sur l'importance des renseignements que nous avons demandés à différentes personnes de nous fournir. Encore une fois, nous comptons faire de cette documentation la base de notre action; si elle nous manque, notre activité en sera notablement diminuée.

Les institutrices qui désirent trouver de l'emploi pour le second terme scolaire sont priées de s'adresser au bureau de l'Association. Plusieurs places sont vacantes dans le moment pour lesquelles on nous a demandé de trouver des professeurs.

L.-P. Gagnon,
Sec. de l'Exécutif.

Le gouvernement fédéral canadien décide de consacrer une somme de $5,000,000 à secourir les victimes du désastre d'Halifax.

En Province

ELIE

Naissance. — M. et Mme Félix Dutou, une fille, Marie-Ella-Antoinette. Parrain, M. Antoine Ménard; marraine, Mlle Alexina Hogue, tante de l'enfant.

Violette.

OAK LAKE

M. Joseph Carpentier, accompagné de sa fille Eva, et M. Edmond Emond sont partis pour trois mois dans l'Est. Mme Ed. Vallée, avec sa petite fille, est en route pour Saint-Paul, Minn. Heureux retour!

• • •

Nos vives condoléances à M. Amédée Vachon, qui vient de perdre sa vénérable mère à l'âge de 74 ans et 3 mois, à Cantal, Sask. Bien qu'indisposé lui-même, il s'est fait un strict devoir, avec son épouse, d'assister aux obsèques de cette mère modèle.

M. le curé Derome, comme marque de profonde sympathie pour cet estimé paroissien, s'est aussi fait un devoir de se rendre à Cantal pour payer un tribut d'hommage à cette ancienne paroissienne d'Oak Lake, où elle a laissé un si beau souvenir dans le coeur de tous ceux qui l'ont connue.—R. I. P.

• • •

Nous sommes heureux d'apprendre que M. J.-H.-E. Emond a été élu conseiller de notre village. Nos plus sincères félicitations.—

• • •

M. Aimé Carpentier est en visite dans la Saskatchewan pour quelques jours, en visite chez des parents et amis.

• • •

Nous regrettons de constater que M. Emery Donais, malade depuis au-delà de deux ans et dont nous avions l'espoir de le voir guéri, s'est vu forcé de s'aliter de nouveau.

• • •

C'est avec plaisir que les moulins à farine dont le fonctionnement avait été suspendu depuis près de deux ans, a repris sa marche. C'est une bonne aubaine pour la place et cela emploi plusieurs des nôtres.

• • •

Mlle Gertude Leprohon partira dimanche pour passer la Noël chez sa soeur, Mme Villeroy, de Grandview, Man., et de là elle ira passer l'hiver aux Etats-Unis. Bon voyage.

• • •

M. A. Lavoie et sa famille, arrivés ici le printemps dernier, sont partis pour l'Ouest pour y demeurer. Succès.

• • •

M. Chas Rioux est à l'emploi de M. A. Vachon, et à moins qu'il n'y soit dérangé par la conscription, il y travaillera pendant un an.

E. A.

POULE D'EAU

Notre contrôleur de vivres, M. Hanna, n'y va pas de main-morte. Voilà! pour favoriser quatre millionnaires il fixe le prix qui doit être payé aux pêcheurs pour le poisson de qualité supérieure à 1½. Nous n'en retirons cependant que 7 sous. Les consommateurs paient ce même poisson le double et plus, sur le marché. Pour le comble, M. Hanna permet qu'on nous vende la farine de qualité inférieure à la deuxième $7 le cent, le saindoux 37 sous la livre, le sucre 15 sous, etc., et le matériel de pêche 100 pour cent de plus que l'an dernier. Contrôleur de vivres? M. Hanna est plutôt et devrait être nommé à juste titre "Backbone" des profiteurs.

• • •

Allons, les jeunes de la première classe qui n'ont pas répondu à l'appel, armez-vous de courage, car papa Borden va vous faire une surprise. Il va... il va vous faire entreprendre une jolie promenade en Flandre et autres jolis pays... et comme il est généreux, il se charge, dit-on, des frais de dépenses. Pressons cette offre!

• • •

MM. W. Bernardin et A. Roy sont de retour de Winnipegosis, où ils allèrent au-devant de leur ami intime, M. Old Rye, qui vient passer les fêtes parmi nous. M. O. Rye est de Kenora, Ont.

J'sais tout.

SAINT-JEAN-BAPTISTE

Les électeurs de M. Arsène Gauthier ont l'honneur d'offrir à leur candidat nouveau et digne conseiller, leurs plus chaleureuses félicitations. Le poll de l'élection se tint à l'école Youville, le 18 décembre. M. Valcourt représentait M. A. Gauthier. Ce dernier donna un somptueux souper en l'honneur de sa victoire. Mme Gauthier fit les honeurs de la maison avec l'amabilité et la cordialité qu'on lui connait. La nuit se passa joyeusement. Il y eut chant et discours sur tout sujet, de toute sorte et de toute capacité.

Le temps nous parut très court, tellement que l'arrivée du jour surprit tous les gens. Les uns croyaient voir la lueur d'un feu éloigné, les autres la lune dans toute sa force. Ce ne fut que le son de l'Angelus qui certifia tout le monde de l'arrivée d'une nouvelle journée. Alors il fallut se retirer, chacun en sa demeure, le coeur très heureux de s'être si bien amusés. Aurevoir, merci, bon succès, M. Gauthier, tel fut le refrain final de chacun.

Un abonné.

SAINTE-AGATHE

Minuit! Minuit!!...

La lune à demi ronde et d'une incomparable beauté est parvenue au zénith du ciel bleu au fond duquel scintillent, comme de petites demoiselles, des milliers d'étoiles; sa lumière douce et pâle, tombant verticalement d'en haut, inondait la campagne en mouvement, allumant des infinités de diamants au verglas de la plaine et faisait briller les longs glaciers suspendus aux maisons.

Les cloches carillonnent, tout le monde se rend, l'église est brillante de clarté.

Venite adoremus.

Venez tous, vieillards aux cheveux blancs, hommes d'âge mur, jeunes qui sont avides de plaisirs, ô vous, surtout, blondins, venez, Jésus enfant vous attend dans sa crèche.

Notre église est ravissante. Grâce aux bonnes et dévouées religieuses, l'autel et la crèche brillent d'une beauté nouvelle. Les milliers de lumières reflétant sur le dôme bleu, élèvent nos âmes à Dieu pendant que le chant magnifique que l'on exécute transperce notre âme de bonheur. Mlle Ozina Lemoine, organiste, a réussi à merveille avec ses petits rossignols. De notre belle fête de Noël, voici le programme.

Messe de Minuit

Minuit Chrétiens! Alexandre Brémault.

Offertoire: Dans la nuit étoilée, Alexandre Bremault, et choeur.

Communion: L'Ange et l'âme, Anna Toupin et Angéline Brémault. Un chant mélodieux, Joseph-Arthur Olivier et Angélique Brémault.

Messe de l'Aurore

Les Anges dans nos campagnes, Hélène Lemoine.

Ca Bergers, assemblons-nous, choeur.

Messe du jour

Offertoire: Adeste fideles, Angélique Brémault et Anna Toupin.

Monsieur le Curé, dans un admirable sermon, nous montra comment Jésus prêchait dans l'étable les vertus de pauvreté, de mortification et d'humilité. Il fit allusion aux braves soldats qui montent vers les gigantesques tueries, à ceux-là qui entrent dans la fournaise où se coulent et se martellent des noms de gloire. Ah! dans les temps où nous sommes, où la mère voit partir son fils, la soeur son frère, l'enfant son pauvre père et la fiancée son amant, la vertu a perdu sa place, la vertu a été oubliée, dénigrée, et il faut qu'elle règne dans le monde. Dieu l'y a mise dès le début de la création et il faut qu'elle y soit stable.

Donc, que Jésus de Noël mette dans nos coeurs ces trois vertus et le bonheur, le vrai bonheur, brûlera constamment avec le feu de nos foyers.

Eglantine.

LA RUEE EST PROCHAINE

Le bombardement intense et les raids des Allemands au front franco-anglais ne laissent plus de doute sur l'imminence de l'offensive ennemie.

Paris, 21. — On est ici dans l'attente générale d'une offensive austro-allemande plus violente qu'aucune de celles qui ont eu lieu jusqu'ici.

La presse l'a laissé entendre à plusieurs reprises ces jours derniers. M. Clémenceau, président du Conseil, a adopté la sage politique d'avoir confiance dans le peuple au sujet des périls imminents, et il préfère qu'il envisage l'avenir en connaissance de cause plutôt qu'une grande offensive ne s'élance sur lui soudainement et sans qu'il s'y attende.

Du point de vue militaire les signes ne manquent pas qui montrent que les Allemands préparent un coup qu'ils espèrent devoir être décisif. Le long du front anglais, en Champagne et spécialement autour de Verdun et encore plus à l'est, les canons allemands retentissent avec fracas, et des raids allemands ont lieu presque chaque nuit. La question que chacun se demande ici, question qui fait oublier la discussion du passé mystérieux de Caillaux, est celle-ci: sur quelle partie du front de l'ouest frappera le choc? Nul ne se hasarde à douter que ce choc aura lieu; mais le temps et le lieu restent des points d'interrogation.

Lorsqu'une bordée de neige tombe dans l'Italie septentrionale, le mouvement des troupes austro-allemandes sur le front de France n'indique que trop clairement que c'est le résultat de l'impossibilité de faire quoi que ce soit sur les hauteurs et les montagnes de l'Italie.

Les Anglais sont plus forts qu'il ne l'ont jamais été, mais il est probable que malgré les démonstrations qui peuvent être faites contre leur lignes sur des points comme Passchandaele et Bellecourt, l'Allemagne cherchera plutôt à fondre sur les Français qui, depuis trois ans et demi, ont supporté la plus grande partie du fardeau, et dont ils imaginent les forces affaiblies par le transport récent de troupes en Italie. C'est évidemment une répétition de la campagne de Verdun. En ce temps-là les Allemands essayèrent de battre la France avant que les Anglais ne fussent prêts; maintenant leur but est de vaincre avant que l'armée des Etats-Unis soit arrivée à la ligne de feu.

Les Allemands ont évidemment l'avantage des troupes de Russie, mais pour compenser cela, la France a un chef ferme et énergique derrière lequel se trouve un gouvernement également ferme et énergique, et c'est là une combinaison de forces qu'elle n'a jamais eue à sa disposition auparavant.

De plus, sans entrer dans les détails, qu'il soit permis de dire que des arrangements sont sur le point d'être faits d'après lesquels l'ensemble des forces alliées qui se trouvent au front français pourra être employé sans restriction en quelque point que ce soit qui sera menacé. De cette manière, la France, au lieu d'avoir seule à supporter un choc comme elle le dut faire à Verdun, pourra, si cela est nécessaire, puiser sur les réserves bien entraînées des forces britanniques.

A ce sujet, il est bon de noter que depuis quelque temps des rumeurs persistantes sont venues par la Suisse disant que l'Allemagne, peut-être même le Kaiser en personne, fera dans un message de Noël, une offre de paix. Une telle politique — dit la dépêche — serait bien en accord avec la coutume de la diplomatie teutonne, qui tend d'une main le rameau d'olivier, tandis que l'autre brandit la menace fulgurante d'une colossale offensive si les ouvertures de paix sont rejetées.

M. Marcel Hutin, critique militaire de l'**Echo de Paris**, qui a montré durant toute la guerre qu'il avait accès à des sources exceptionnellement bonnes de renseignements, discute dans son article d'hier la question d'une offensive allemande; voici ce qu'il écrit:

"A part la canonnade active au nord de Verdun, il n'y a rien qui indique les intentions de l'ennemi sur notre front. Mais une chose est certaine, et je la sais d'excellentes sources, et c'est qu'un travail incessant qui a duré pendant les six derniers mois a eu lieu sur toute l'entendue de notre front, depuis l'Yser jusqu'à l'Alsace, de façon à pouvoir faire face à une offensive ennemie, en quelque lieu qu'elle se produise.

"Les négociations du Bolsheviki pour faire une paix séparée n'amèneront pas de nouvel élément dans la situation militaire des Alliés, comparativement à la manière dont nous l'envisagions il y a quelques mois alors que nous avions pleinement confiance de nous en tirer victorieusement, tandis que nous attendions l'aide décisive de l'Amérique.

"D'après ce que j'en puis juger l'Allemagne et l'Autriche y réfléchiront à deux fois avant de lancer la masse de leurs troupes disponibles dans une offensive contre les fronts français et anglais tant qu'elles continueront à attaquer l'Italie. Si l'ennemi, comme c'est certain, trouvait nos fronts inviolables, si sont effort était une faillite, ce serait pour lui la plus lourde défaite qu'il aurait subie dans toute cette guerre, parce que le monde comprendrait que l'Allemagne aurait fait alors son ultime et plus grand effort et qu'elle aurait été battue."

Pour ce qui est du lieu d'où l'on s'attend que la poussée allemande puisse s'élancer, les conditions géographiques et ferroviaires indiquent que ce devra être quelque part à l'est de l'Argonne, où les Allemands peuvent le plus facilement amener des hommes et du fourniment de Metz et de Strasbourg. Il se pourrait aussi que Verdun lui-même puisse être une fois de plus la scène d'une lutte gigantesque. Les chemins de fer allemands ne sont nulle part ailleurs meilleurs qu'en ce secteur, et l'effet moral que produirait une avance dans cette partie, quelque limitée qu'elle soit, serait plus grand que toute autre qui serait effectuée ailleurs.

Sur la rive est de la Meuse les positions extrêmes des Français sont jusqu'à un certain point dominées par les Jumelles d'Ornes, qui sont des collines situées au nord-est et encore entre les mains des Allemands. Une attaque en cet endroit pourrait avoir ainsi de bonnes chances de réussir au début.

Mais maintenant que ce "cancer au sein" qui s'appelle le **boloïsme** est en voie d'extirpation, la France est en de meilleures conditions qu'auparavant pour soutenir l'effort et résister à la tension.

En Clémenceau — conclut la dépêche, — la nation a trouvé un chef, qui, comme Lloyd George, lui parlera sans détour et l'éperonnera jusqu'au suprême effort. Et le pays tout entier se rend compte que l'Allemagne est désespérée et que ce n'est qu'une question de temps pour que l'armée américaine soit prête à décider de l'issue du conflit.

LA CLE DU SUCCES

Loelwl, 24. — Les autorités militaires de Washington viennent d'accorder une commission de lieutenant à M. Xavier Delisle, secrétaire particulier du "congressman" John Jacob Rogers.

Le nouvel officier franco-américain agira comme interprète officiel dans l'état-major du général Pershing, chef de l'expédition américaine en France. Il a obtenu ce poste grâce aux connaissances du français qu'il a puisées dans les écoles paroissiales de Lowell.

Un autre Franco-américain de Lowell, M. W. Dragon, vient d'accepter une position de secrétaire au même état-major, qu'il a obtenue par sa connaissance des deux langues française et anglaise.

EN VOYAGE

Mlle Pulchérie Nolette, de Union Point est partie lundi dernier pour visiter ses parents aux Etats-Unis.

EN CALIFORNIE

M. François Pallard, de Sainte-Agathe, vient de partir pour passer l'hiver en Californie.

PAS GROS DE MALICE COMME CA!

(Suite de la page 4)

Et roulant son tapis sous un bras, Mme Lépine fit claquer la porte et rentra au logis.

Le jour même elle arrivait à l'école, les yeux mauvais, les poings sur les hanches et la langue prête. Oui, si elle s'en promettait! Elle passerait un mauvais quart d'heure la directrice qui tolérait de telle iniquités; on lui dirait son fait et sans mettre de gants blancs; on en avait assez!

La directrice reçoit l'averse sans broncher. Elle écoute. Puis, quand Mme Lépine essoufflée s'arrête pour savourer un instant son triomphe, elle réplique avec calme, mais fermeté: "Je regrette, madame, que vous ayez attendu si longtemps pour venir prendre des nouvelles de Marguerite; ses mauvaises notes auraient dû attirer votre attention. Je vous le dis avec peine, votre enfant est très mal élevée; elle est paresseuse, fait l'école buissonnière, court les rues avec des gamins", et les preuves tombent accablantes et drues.

Si nous avons sévi, poursuit la directrice, c'était pour son bien et nous espérions pouvoir compter sur votre appui.

—Ma fille, une coureuse!... il ne manquait plus que cela! On voit bien que vous êtes prévenue contre elle, le cher ange.

—Ce n'est pas tout, madame; votre enfant est une hypocrite fieffée, une menteuse effrontée, qui vous fera verser bien des larmes si vous n'avez pas plus d'énergie pour la corriger.

Mme Lépine, rouge de dépit, se leva: "Je n'ai pas de leçon à recevoir de vous et je viens retirer ma fille."

—Libre à vous, madame, de prendre ce parti. Si vous voulez bien m'accompagner, nous irons de ce pas chercher votre enfant.

La directrice ouvre la porte de la classe, théâtre de tant de cruautés; elle entre et invite madame à la suivre. "Marguerite, dit-elle, en s'adressant à une des élèves, venez ici. Vous allez répéter devant toutes vos compagnes ce que vous avez dit à votre maman. Hier, la maîtresse vous a affreusement battue devant toute la classe; c'est ce que vous avez raconté à votre mère. Est-ce vrai?"

L'ange baissa les yeux, rougit de honte et murmure un **non** timide.

—Votre voisine, Jeanne, a été écrasée entre le mur et la porte, c'est ce que vous avez rapporté à la maison. Voyons, répondez. Est-ce vrai?

En entendant la nouvelle accusation, les enfants partent d'un gigantesque éclat de rire, et plusieurs voix indignées s'élèvent: "C'est une menterie, c'est une menterie, jamais la maîtresse n'a touché qui ce soit."

—Et cependant, poursuit la directrice, Marguerite a vu hier la maîtresse écraser Jeanne entre le mur et la porte.

Un murmure de mépris monte de tous les bancs. "Elle a menti! c'est un mensonge!..."

Au lieu de faire, séance tenante, ce que lui imposait son devoir, administrer à son ange une de ces magistrales volées, qui gravent la leçon et apprennent à une hypocrite ce qu'il en coûte de tromper ses parents, Mme Lépine, furieuse d'être ainsi publiquement blessée dans son orgueil, prend son ange par la main et s'en va escortée des murmures indignés des élèves.

Les Mmes Lépine, je l'avoue, sont une exception, sa sottise dépasse les bornes. Mais si je faisais le tour de la paroisse ne rencontrerais-je pas des parents qui ont avec elle des traits de ressemblance?

Combien de parents avalent tout ronds les mensonges de leurs enfants? Combien du moins en avalent le tiers, la moitié, les trois-quarts? Combien qui tolèrent la critique, les plaintes ou même les encouragent? Combien qui ne se soucient pas des notes de leurs enfants, laissent courir leurs fils, leurs filles, sans s'assurer que le devoir est fait bien fait, et la leçon apprise à la perfection et qui, à la fin de l'année, se plaignent que les maîtres ne valent rien, qu'ils ne font faire aucun progrès à leurs élèves? En bonne foi à qui la faute?

L'oeuvre de l'éducation suppose l'appui des parents, leur concours constant, énergique. Si ce concours fait défaut, que peuvent bien les maîtres? sinon constater leur impuissance et déplorer les tristes présages d'une éducation manquée.

Aux parents donc de prêter leur concours, d'envoyer à temps leurs enfants à l'école, de s'informer à qui de droit de leur conduite, d'exiger à la maison un travail régulier, soutenu; à eux d'appuyer l'autorité du maître par une entente cordiale. L'école n'est que le prolongement de la famille, l'autorité que vous sacrifiez à l'école, vous le sacrifiez chez vous. Aidez donc les maîtres de vos enfants; ils sont vos auxiliaires dévoués, mais ils ont besoin de votre collaboration, de votre appui.

—"Bulletin Paroissial de l'Immaculée Conception."



LOI CONCERNANT LES HOMESTEADS DANS L'OUEST

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de 18 ans, qui au commencement de cette guerre était et est depuis demeuré sujet britannique ou d'une puissance alliée ou neutre, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence, mais non à une sous-agence, à certaines conditions. Devoir: Un séjour de six mois sur ce terrain et sa mise en culture chaque année au cours de trois ans.

Dans certains districts un colon peut se procurer par préemption un quart de section contigu. Prix: $3.00 de l'acre. Devoir: Résidence de six mois chacune des trois années suivant l'obtention de la patente et mise en culture de 50 acres supplémentaires. On peut, moyennant certaines conditions, obtenir une patente de préemption aussi rapidement qu'une patente de homestead.

Un colon ayant obtenu sa patente de homestead et ne pouvant obtenir une préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix $3 l'acre. Devra y résider six mois dans chacun des trois ans, cultiver 50 acres et bâtir une maison valant $300.

Moyennant certaines conditions ceux qui détiendront une entrée pourront faire compter comme temps de résidence leur temps de travail sur la ferme en 1917.

Quand sera annoncé un jour d'entrée de terres du Dominion, les soldats qui auront fait du service outremer et qui auront été honorablement licenciés jouiront d'un jour de priorité pour faire leur entrée à l'agence locale (non pas à la sous-agence).

Ils devront présenter leur certificat de congé définitif.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non autorisée de cette réclame ne sera pas payée.

Autour de la Ferme

AUX CULTIVATEURS

Nous commençons aujourd'hui, en page agricole, la publication des excellents articles réunis sous le titre: "Premières Semailles" et dus à la plume de M. le professeur Georges Bouchard, du Collège d'Agriculture de Sainte-Anne de la Pocatière.

Monsieur le professeur voudra bien recevoir ici l'expression de nos sentiments de reconnaissance pour l'autorisation bienveillante qu'il a voulu nous donner de reproduire ses articles dans notre page agricole, et d'en faire ainsi profiter nos lecteurs, qui se recrutent surtout parmi les agriculteurs. Nous n'avons pas l'honneur de connaître personnellement Monsieur le professeur, mais à la teneur de sa lettre nous donnant autorisation de reproduire son livre, nous croyons qu'il doit être fort aimable, car encore un peu et sa lettre nous eut fait croire qu'il était l'obligé. C'est la manière de procéder de ceux qui ont le coeur noble et les sentiments délicats. De nouveau, un cordial merci.

Nous prions nos chers cultivateurs, que nous voudrions voir des admirateurs passionnés de leur noble profession, de vouloir bien lire attentivement chacun de ces articles. Nous en publierons un par semaine. Ils en retireront une plus haute idée de la noblesse de leur rôle, un attachement plus fidèle à leur bonne terre.

Comme le dit si gracieusement M. l'abbé Camille Roy, dans la courte préface écrite pour ce livre:

"Voici un petit livre solide et gracieux, d'où s'exhalent des "parfums de bonne terre canadienne. A le parcourir, on se retrou-"ve en fraîche campagne, sur les guérets fertiles."

M. Bouchard a non seulement saisi toute la poésie qui se dégage de nos belles terres quand on les traite raisonnablement, mais en homme pratique et averti, il touche le côté pratique de la culture en professeur qui a vécu sa doctrine avant de l'enseigner.

A mettre ses avis en pratique, nos cultivateurs retireront plus amples profits de leurs fermes, et l'intérêt, quand il ne dépasse pas les limites convenables, est chose louable, nécessaire même, à ceux qui ont une famille à établir.

Rendre nos cultivateurs plus prospères, mais, c'est un acte de très sincère patriotisme, puisque nous y trouvons une force considérable pour notre avenir national partout au Canada, et nous disons volontiers spécialement au Manitoba, province essentiellement agricole et d'exploitation si facile, si on la compare à ce qu'on trouve ailleurs.

Nous prions nos abonnés cultivateurs de vouloir bien passer leur journal à leurs voisins qui ne seraient pas abonnés, en leur faisant remarquer ces articles. Ce sera d'abord faire acte de charité, puisque le voisin y trouvera un profit réel; ce sera faire acte de patriotisme en contribuant par là à rendre les nôtres plus prospères; et pour la **Liberté** ce sera une bonne aubaine qui lui vaudra peut-être quelques nouveaux abonnés parmi les cultivateurs. Notre oeuvre n'est pas une entreprise commerciale, mais nous la voulons prospère pour atteindre plus efficacement le but que nous nous nous sommes proposé en la fondant. C'est un but à la fois religieux et patriotique. En êtes-vous? Si la réponse est affirmative, faites donc le petit acte que nous demandons. Nous ne sommes peut-être pas les plus intéressés en la matière.

"La terre ne meurt pas"

La fin d'un jour incandescent, où la nature a rivalisé d'activité avec les humains! L'air promène partout les parfums dérobés aux fleurs et commence à restituer aux feuilles, en perles glorieuses, l'eau exsudée pendant la journée... Je rejoins le Père Norbert, un vétéran de la glèbe, au bout de son champ glaiseux qu'il vient d'ensemencer.

—La journée a été chaude, Père Norbert, et vous avez semé plus que d'habitude, à cause de la guerre, sans doute?

Un pli soucieux au front du semeur révélait sa grande préoccupation et semblait accroître la lenteur de sa marche.

—Si au moins l'année était bonne, dit-il, en essuyant sa figure poudreuse sur son bras de chemise en laine grise.

—Vous avez des inquiétudes, Père Norbert?

—La terre ne pousse plus comme dans mon jeune temps. En vieillissant, le sol, comme moi, s'épuise... On dirait que la terre se meurt!...

—Mon ami, la terre pourrait être toujours pleine de vigueur et de jeunesse.

—Et pourtant, reprit mon interlocuteur, esquissant un geste de triomphe, vous savez bien vous-même qu'elle n'a plus de feu comme autrefois!

—J'ai cependant vu en Belgique, en Angleterre et en France, des sols défrichés depuis plus de deux mille ans et portant encore des récoltes prodigieuses.

Trois points d'exclamation dans un visage sceptique!

—Vous ne pouvez me croire, Père Norbert?

—Comment cultive-t-on dans les vieux pays?

—En Europe, comme ici, pour bien cultiver, il faut suivre une rotation, nourrir bien les animaux, ne laisser perdre aucune parcelle d'engrais. De plus, on doit semer du trèfle et des plantes racines en abondance, faire un choix très judicieux des semences... Mais par-dessus tout, il faut rendre à la terre ce que les récoltes lui enlèvent...

—Voulez-vous dire ça à mon fils? S'il suit vos avis, si la terre ne meurt pas... je meurs content, parce que l'héritage paternel ne sera jamais amoindri.

"La terre ne meurt pas..." Père Norbert semblait à son tour rajeuni. Une vigoureuse espérance vint éclaircir son front, et son pas devint léger...

LES ELECTIONS DEPUIS LA CONFEDERATION

Nous donnons ci-après les détails par province des majorités obtenues par les différents partis depuis 1867:—

1867

Conservateur: — Ontario, 46; Qué., 45; N.-E., 3; N.-B., 7. Total, 101.

Libéral: — Ont., 36; Qué., 20; N.-E., 16; N.-B., 8. Total, 80.

1872

Cons.: Ont., 38; Qué., 38; N.-E., 11; N.-B., 7; Man., 3; Colombie-Ang., 6. Total, 103.

Lib.:—Ont., 50; Qué., 27; N.-E., 10; N.-B., 9; Man., 1; Col.-Ang., 0. Total, 97.

1874

Lib.: — Ont., 64; Qué., 33; N.-E., 17; N.-B., 11; Man., 2; C.-A., 0; I.-P.-E., 6. Total, 133.

Cons.: — Ont., 24; Qué., 32; N.-E., 4; N.-B., 5; Man., 2; C.-A., 6; I.-P.-E., 0. Total, 73.

1878

Con.: — Ont., 59; Qué., 45; N.-E., 14; N.-B., 5; Man., 3; C.-A., 6; I.-P.-E., 5. Total, 137.

Lib.: — Ont., 29; Qué., 20; N.-E., 7; N.-B., 11; Man., 1; C.-A., 0; I.-P.-E., 1. Total, 69.

1882

Cons.: — Ont., 54; Qué., 48; N.-E., 15; N.-B., 10; Man., 2; C.-A., 6; I.-P.-E., 4. Total, 139.

Lib. Ont., 37; Qué., 17; N.-E., 6; N.-B., 6; Man., 3; C.-A., 0; I.-P.-E., 2. Total, 71.

1887

Con. — Ont., 52; Qué., 23; N.-E., 13; N.-B., 10; Man., 4; C.-A., 6; I.-P.-E., 0. T. N.-O., 4. Total, 122.

Lib. — Ont., 40; Qué., 32; N.-E., 8; N.-B., 6; Man., 1; C.-A., 0; I.-P.-E., 6; T. N.-O., 0. Total, 93.

1891

Cons. — Ont., 49; Qué., 300; N.-E., 16; N.-B., 13; Man., 4; C.-A., 6; I.-P.-E., 2; T. N.-O., 4. Total, 123.

Lib. — Ont., 44; Qué., 35; N.-E., 5; N.-B., 3; Man., 1; C.-A., 0; I.-P.-E., 4; T. N.-O., 0. Total, 92.

1896

Lib. — Ont., 43; Qué., 49; N.-E., 10; N.-B., 5; Man., 2; C.-A., 4; I.-P.-E., 2; T. N.-O., 2. Total, 117.

Cons. — Ont., 44; Qué., 16; N.-E., 10; N.-B., 9; Man., 4; C.-A., 2; I.-P.-E., 3; T. N.-O., 1. Total, 89.

Indépendants. — Ont., 5; Man., 1; T. N.-O., 1. Total, 7.

1900

Lib. — Ont., 35; Qué., 56; N.-E., 15; N.-B., 9; Man., 2; C.-A., 3; I.-P.-E., 3; T. N.-O., 4; Yukon, 1. Total, 128.

Cons. — Ont., 54; Qué., 7; N.-E., 5; N.-B., 5; Man., 3; C.-A., 2; I.-P.-E., 2; T. N.-O., 0. Total, 78.

Vacance, double représentation et indépendants, 8.

1904

Lib. — Ont., 38; Qué., 54; N.-E., 18; N.-B., 7; Man., 7; C.-A., 7; I.-P.-E., 1; T. N.-O., 7; Yukon, 0. Total, 139.

Cons. — Ont., 48; Qué., 11; N.-E., 0; N.-B., 6; Man., 3; C.-A., 0; I.-P.-E., 3; T. N.-O., 3; Yugon, 1. Total, 75.

1908

Lib. — Ont., 36; Qué., 53; N.-B., 11; N.-E., 12; I.-P.-E., 3; Man., 2; C.-A., 2; Sask., 9; Alta., 4; Yukon, 1. Total, 133.

Cons. — Ont., 48; Qué., 11; N.-B., 2; N.-E., 6; I.-P.-E., 1; Man., 8; C.-A., 5; Sask., 1; Alta., 3. Total, 85.

Indépendants. — Ont., 2; Qué., 1. Total, 3.

1911

Cons. — Ont., 72; Qué., 27; N.-E., 9; N.-B., 5; I.-P.-E., 2; Man., 8; Sask., 1; Alta., 1; C.-A., 7; Yukon, 1. Total, 133.

Lib. — Ont., 13; Qué., 37; N.-E., 9; N.-B., 8; I.-P.-E., 2; Man., 2; Sask., 9; Alta., 6. Total, 86.

Indépendants.—Ont., 1; Qué., 1.

EFFECTIFS ALLEMANDS

L'"Echo de Paris" évalue à plus de 5,000,000 d'hommes, dont 3,130,000 combattants, le chiffre des armées ennemies. — Les Teutons ne manquent pas de courage.

Londres, 20. — L'**Echo de Paris** estime que les forces combattantes allemandes, sur tous les fronts, s'élèvent à 3,130,000, et que les forces actuelles de l'armée allemande se montent à 5,500,000. Les unités non combattantes, dont il donne un total de 2,370,000, sont employées par l'Allemagne à garder la frontière, occupant les territoires dévastés le long de la ligne de communication.

"Il y a maintenant 104 divisions sur le front franco-anglais. Chaque division n'a que trois régiments d'infanterie, auxquels il n'y a à chacun que trois bataillons. Ces bataillons ne comptent que sur un maximum de 650 hommes. De plus, pour l'infanterie, il n'y a qu'un maximum de 5,850 fusils pour une division. Si des troupes spéciales, d'artillerie, de construction et autres sont ajoutées, une division allemande possède à peine douze mille hommes."

Un correspondant dit que le nombre des divisions allemandes amenées de Russie n'est pas considérable, et que l'imagination populaire a grandement exagéré cet accroissement du nombre des ennemis sur le front anglais. L'ennemi a plutôt pour tactique de choisir les meilleurs hommes parmi ses bataillons du front russe et de les envoyer par détachements de 300 à 400 hommes, pour combler les vides des divisions décimées par le tir des Anglais. En Russie, il envoie des adolescents de 17 ans et demi et de 18 ans, de la classe 1919, qui viennent de sortir des dépôts. Les soldats arrivés du front russe n'aiment pas le changement, après avoir passé des mois sans presque subir de pertes sur ce front et à fraterniser avec les Moscovites. Le correspondant ajoute qu'on a beaucoup exagéré le déclin du moral des Allemands, et il considère que c'est une insulte pour les Tommies de dire que leurs ennemis sont peureux, lâches et physiquement inaptes. Au contraire, les Allemands se battent toujours avec beaucoup de courage, sauf quand ils se trouvent sous de grandes rafales d'artillerie, et ce sont pour la plupart des hommes forts et bien pris.

Il est douteux que l'ennemi puisse lancer une grande attaque sur le front anglais, avant le nouvel an, à cause du temps qu'exige la préparation d'une telle opération.

Hier matin, des partis d'incursion allemande ont ataqué 2 postes anglais, dans le voisinage du canal d'Ypres-Comines. Les Tommies ont repoussé un détachement. L'autre a pénétré dans un poste et a fait quelques prisonniers. Les Anglais ont repris ces prisonniers et le poste, et ont tué ou fait prisonniers plusieurs adversaires.

Les deux artilleries ont manifesté de l'activité, au sud de Saint-Quentin et sur la rive droite de la Meuse. En Haute Alsace, une attaque de l'ennemi a échoué, dans le secteur d'Aspach-le-as.

Sur le front italien, le combat d'artillerie s'est continué avec violence, pendant toute la journée d'avant-hier, entre la Brenta et la Piave. Une action d'infanterie s'est engagée à l'aurore, à l'est de Brenta. Dans le cours d'une contre-offensive, dans la direction du col de Caprillé, l'ennemi, avec des forces supérieures, a forcé les assaillants à abandonner leur avance et à s'appuyer sur une ligne de défense, plus en arrière. La lutte s'est continée pendant plusieurs heures, avec un grand acharnement. Vers midi, les Italiens ont repoussé l'ennemi jusqu'à ses tranchées de départ.

AUTRE EGLISE INCENDIEE

Montréal, 19. — L'église de Saint-Stanislas de Kotska, une des plus belles de Montréal, n'est plus qu'un monceau de ruines fumantes. Le malheur qui sème toute une consternation chez les paroissiens est survenu de bonne heure, ce matin, alors qu'en moins de deux heures les flammes ont anéanti le travail de plusieurs années d'efforts et de sacrifices.

Tout a été perdu dans le désastre, tous les ornements sacrés, calices, ciboires, vêtements d'autel, etc., et même les Saintes Espèces. C'est une perte de $300,000, compensée par la maigre somme de $160,000 d'assurances.

L'origine de l'incendie reste mystérieux. La première alerte fut donnée par le gardien des fournaises, un nommé Caron, vers cinq heures ce matin. Caron voulut pénétrer dans la chambre aux fournaises, lorsqu'en ouvrant la porte, un jet de flammes le rejeta en arrière. Il donna aussitôt l'alarme, mais lorsque les pompiers arrivèrent l'église n'était plus qu'un brasier.

Une brise violente soufflant de l'ouest. Pendant plus d'une heure, les résidences situées sur la rue Garnier, de la rue Gilford au Boulevard Saint-Joseph, furent menacées. Les flammes jaillissaient à plus d'une cinquantaine de pieds au-dessous des murs les plus élevés, précipitaient comme une pluie de feu sur les maisons voisines et sur les terrains heureusement vacants à l'ouest de l'église. Le danger d'une conflagration augmenta encore lorsque le feu attaqua avec rage la tour de l'est, les pompiers luttaient toujours, courant ici et là, se multipliant aux endroits les plus en danger.

De puissants jets d'eau furent dirigés sur les maisons déjà fortement chauffées, finalement le toit de l'église s'écroula, puis la tour de l'est tomba, lançant dans les airs des tourbillons de flammes et projetant des lueurs sinistres par toute la ville, et le danger de conflagration disparut peu à peu.

Malgré le vent contraire, les flammes gagnaient sans cesse vers le presbytère, séparé de l'église par un couloir d'une dizaine de pieds seulement et ainsi gravement menacé par les progrès de l'incendie. Les pompiers se portèrent bravement de ce côté et luttèrent pendant plus d'une heure pour sauver le presbytère. A neuf heures, tout était pratiquement fini et le presbytère était sauvé.

M. l'abbé A.-J. Pichette, curé de Saint-Stanislas, est demeuré calme et confiant quand même, sous le coup de la terrible épreuve.

L'église qui vient d'être incendiée et totalement détruite, fut construite en l'année 1911 et dédiée au culte à Noël 1912.

LE FRANCAIS, LANGUE NECESSAIRE

Manchester, 24. — La onzième convention annuelle de l'Association des Instituteurs de l'Etat du Neww-Hampshire, avait lieu récemment dans cette ville. La question de l'enseignement du français dans les écoles publiques a été étudiée attentivement au cours de la discussison.

Entre autres conférenciers, un professeur de l'académie de Milton, M. Charles H. Goldthwaite, a présenté un rapport intéressant sur "La langue et la littérature française dans l'éducation moderne". Il a exprimé l'opinion que le français va prédominer à l'avenir sur toutes les autres langues dans l'enseignement.

La leçon qui découle de cette constatation, telle qu'exprimée par le "Canado-Américain", dans sa dernière livraison, est que les Franco-américains auraient grandement tort de négliger l'usage du français et de ne pas le faire enseigner à ses enfants.

LE COMPTOIR AGRICOLE LTE

Assemblée générale des actionnaires, tenue à Winnipeg, le 20 décembre 1917

Assistaient à cette assemblée 35 actionnaires, et 45 étaient représentés par procuration.

L'assemblée s'est ouverte à 11 heures et, après réception des rapports des assemblées locales et présentation du bilan des affaires pour l'année 1917, l'assemblée fut ajournée pour le dîner.

Dans l'après-midi, les directeurs ont présenté le rapport de l'administration des affaires pour l'année 1917, et un rapport spécial relativement au commerce des grains. La question des élévateurs coopératifs a aussi été discutée.

Un amendement important a été fait au règlement général de la compagnie, permettant aux directeurs de déléguer une partie de leurs pouvoirs à quelques actionnaires d'une localité pour faciliter l'organisation des affaires de la compagnie dans chaque paroisse.

Les administrateurs élus pour l'année 1918 sont: MM. J.-C. Brodeur, Winnipeg; A.-C. Caron, St-Charles; L.-A. Delorme et E.-J. Dufresne, Winnipeg; Louis Fillion, Saint-Jean-Baptiste; Félix Lemoine, Sainte-Agathe; Albert Préfontaine, M.P.P., Saint-Pierre.

A une assemblée des directeurs, tenue immédiatement après l'assemblée générale, eut lieu la nomination des officiers, comme suit: M. Albert Préfontaine, président; L.-A. Delorme, vice-président; Eugène-J. Dufresne, secrétaire.

* * *

ACCUSES DE PROFANATION

Les Turcs, dit une dépêche, auraient enlevé le trésor du Saint-Sépulcre et expédié à Berlin le riche ostensoir de la basilique.

Washington, 22. — Une dépêche spéciale reçue ici hier de France dit que les Turcs, avant de livrer la ville aux troupes britanniques maltraitèrent brutalement les prêtres des confessions chrétiennes, emportèrent le fameux trésor du Saint-Sépulcre estimé à plusieurs millions de dollars, et envoyèrent à Berlin le célèbre ostensoir en brillants de la basilique.

Mgr Camassel, patriarche de Jérusalem, a été, dit-on, déposé, et le Père Piccardo, prêtre italien, serait mort à la suite des brutalités des Turcs.

La basilique du Saint Sépulcre n'a, jusqu'ici, pas été inquiétée, pas plus qu'elle ne le fut durant les siècles de l'occupation de Jérusalem par les Mahométans.

La même dépêche parle de l'indignation ressentie parmi les Musulmans de l'Asie-Mineure lorsqu'ils ont appris que les Allemands ont établi les quartiers généraux de leur état-major dans la grande mosquée de la ville d'Alep, près de la frontière de Syrie.

L'église du Saint Sépulcre fut consacrée en l'année 336 sur le lieu d'où la tradition rapporte que Jésus-Christ a ressuscité d'entre les morts. En 614 les édifices comprenant l'église furent détruits par les Perses. L'édifice original était en forme de rotonde, laquelle survit dans la construction plutôt complexe qui l'a remplacée et qui a subi plusieurs modifications dans la suite des ages et surtout au Moyen-âge. L'édifice fut beaucoup endommagé par un incendie en 1808. Les Grecs réussirent à obtenir le droit principal sur le bâtiment, et, avec les Arméniens, fournirent la plus grande partie de l'argent nécessaire à la reconstruction d'une nouvelle église. Le dôme dilapidé, sous lequel est situé le Saint Sépulcre lui-même, fut restauré par des architectes de diverses nationalités en 1868, à la suite d'une entente conclue entre la Turquie, la France et la Russie.

L'entrée principale de la basilique est sur une cour située au sud. La cour est pavée de dalles de pierres jaunie, où grouillent continuellement une foule de mendiants et de petits marchands.

A l'intérieur se trouve le Saint Sépulcre proprement dit: il est enfermé dans une chapelle à seize côtés, reposant sur dix-huit piliers, et renfermant un grand nombre de petites chapelles attribuées aux diverses confessions ou nationalités, ou marquant divers endroits que la tradition désigne comme ayant été consacrés par certains faits de la passion du Sauveur.



TEMOIGNAGES ANGLO-CANADIENS

Toronto, 24. — "Meeting the French-Canadian Half-Way", tel est le titre suggestif d'une causerie que donnait, le 27 novembre, devant le Toronto Ad Club, M. Charles Holmes, B.A., directeur de la revue "Publicity", et publiée par l'Agence canadienne de Publicité, de Montréal.

Devant une affluence extraordinaire d'auditeurs, parmi lesquels on remarquait des représentants de la plupart des grandes maisons d'affaires de Toronto et un certain nombre de personnages de la politique locale, M. Holmes s'attaqua avec force à tous les préjugés entretenus dans les milieux anglais sur le compte des Canadiens français. De l'ensemble de ses remarques impartiales découlent les conclusions suivantes: L'animosité marquée par beaucoup contre les Canadiens français n'est pas justifiable. Les Canadiens français ne sont pas des étrangers dans ce pays, ils y sont une force avec laquelle il faut compter. La langue française a dans ce pays droit de cité. Le parler des Canadiens français n'est pas ce patois que d'aucuns imaginent, mais "un français plus uniforme que celui des Français de la vieille France."

Après les félicitations du président du lunch-causerie, M. Fitzpatrick, M. Holmes reçut l'approbation de M. Conquergood, au nom des manufacturiers de Toronto, ainsi que de M. John Bleckhall, surintendant de la Dominion Express Co., et de M. Cameron, commissaire de la ville de Toronto. Celui-ci avoua même qu'arrivé à ce lunch imbu de préjugés contre les Canadiens français, il quittait la table avec une meilleure appréciation de leurs qualités. Il dit n'avoir qu'un regret, c'est que M. Holmes ne puisse pas se faire entendre dans toutes les villes de l'Ontario.

AVIS AUX FRANCOPHOBES

Ottawa, 24. — Le sénateur Cloran a prononcé récemment un discours politique d'où nous extrayons les avis suivants adressés aux francophobes de toute catégorie.

"Cette province, a-t-il dit, n'a aucune ambition de dominer sur les autres sections du Dominion, mais elle ne veut pas non plus qu'un certain élément de l'Ontario lui fasse la loi.

"J'aurais à donner un avis qui s'adresse principalement aux politiciens, aux journaux et à certains prédicateurs protestants. Je dirai aux politiciens des loges: "Mêlez-vous de vos affaires", car la province de Québec n'a pas empiété sur vos droits et n'a pas attaqué votre religion. Aux journaux, je dirai de mettre de côté leurs attaques perverses. Quant aux fanatiques qui insultent les Canadiens français, je leur rappellerai que les Français étaient ici avant eux et qu'ils le seront encore quand ils auront disparu. Aux prédicateurs qui puisent leur texte dans les événements mondains et non dans l'évangile, je dirai que nous n'avons pas besoin de leurs avis.

"Je connais le français, peut-être mieux que personne. J'ai été élevé parmi les Canadiens français et j'ai suivi les cours de collèges français, soit en Canada, soit en France. Ils sont mes amis et, comme sénateur de Victoria, division de Montréal, je représente trois ou quatre cent mille d'entre eux.

"Je dirai à ces journaux mal guidés: ne portez pas la main sur Québec, ne vous écartez pas de la politique pour soulever des querelles de race. Lorsque je vois des journaux menacer Sir Lomer Gouin d'une cour martiale, j'ai presque honte d'être Canadien. Sir Lomer Gouin parle au nom de quatre millions de Canadiens français et c'est l'homme que l'on voudrait traîner devant une cour martiale."

L'orateur parla ensuite de la prépondérance de l'élément français dans plusieurs parties de l'Ontario et de l'Ouest, et il ajouta: "Si vous voulez l'union, cessez d'injurier Québec, car le plus brillant avenir appartient à cette province."

AU CLUB "LE CANADA"

Un auditoire distingué a écouté avec un recueillement presque religieux, la causerie de M. A.-H. de Trémaudan sur "La femme française" au club "Le Canada" dimanche soir. En voulant prouver que la femme française dans tous les champs d'action où l'occasion lui est offerte de se donner, aussi bien celui du fer et du feu, que celui de la prière et de la charité, aussi bien celui de l'amour et de la souffrance que celui du dévouement et du sacrifice, fait preuve de qualités si merveilleuses qu'elle peut sans crainte se donner comme modèle aux femmes du monde entier, le conférencier avait pris un sujet d'autant plus intéressant que ceux qui l'écoutaient étaient convaincus d'avance et que leur enthousiasme qui se traduisait par de nombreux applaudissements, était au pair avec son propre enthousiasme.

Les quelques remarques de M. P.-A. Talbot, M.L.A., et de M. le Sergent Charette ajoutèrent encore aux sentiments d'admiration pour les héroïnes de France qu'éprouvaient les personnes présentes.

La réunion, en l'absence du président et du vice-président du club, était présidée par M. R. Zanettin, président du Comité des Arts et Littérature qui, avec son act habituel, s'acquitta à merveille de sa tâche. Le programme musical qu'il avait préparé pour l'occasion fut bien goûté, et l'assemblée ne ménagea pas ses applaudissements aux artistes qui la tinrent sous le charme de leur jeu et de leur chant. L'orchestre Rignold, et particulièrement le jeune violoniste, le jeune Gosselin, élève du professeur Gens, Mlle Dion, élève de Mlle Jeanne Poirier, Mme Delmarque et son élève Mlle Gogaillon, M. Henri Le-Franc, tous ceux qui avaient bien voulu apporter leur concours pour le succès de cette délicieuse soirée s'acquittèrent avec beaucoup de talent des morceaux qu'ils s'étaient choisis.

Le président, à la fin de la soirée, souhaita, au nom du club, un joyeux Noël et une bonne et heureuse année, et l'on se sépara au chant de la Marseilaise, "O Canada" et "Dieu sauve le Roi".

* * *

Ainsi qu'annoncé la semaine dernière, les parties de cartes reprendront le vendredi, 4 janvier, à 8 h. 30 du soir.

* * *

Le gérant du club, M. V.-R. Ogier, a été exceptionnellement occupé dans sa salle à manger la semaine dernière. On fait de plus en plus le club "Le Canada" le rendez-vous des personnes de langue française habitant ou de passage à Winnipeg. C'est au No. 282, rue Main, en face du Bureau Industriel, près de l'une et l'autre station de chemin de fer.

Canfranc.

MESSE DE MINUIT

La Messe de Minuit, à Saint-Boniface, quoique déjà du passé, a été célébrée avec un faste tel que nous en garderons longtemps le souvenir. La cathédrale, avec ses décorations, ses couronnes, ses drapeaux et le scintillement des lumières, avait pris son majestueux air des grandes fêtes. Et quelle fête, en effet, peut approcher celle de la Naissance de notre Sauveur?

Sa Grandeur Monseigneur Béliveau fit son entrée solennelle, bénissant les fidèles de sa main paternelle, cependant que l'on chantait le sublime Noël d'Adam. Puis, Monseigneur, revêtu de ses plus beaux ornements, monta à l'autel, Mgr Dugas faisait l'office de prêtre assistant. MM. Brodeur, du Petit Séminaire et Morgault, de la cathédrale, étaient diacre et sous-diacre d'honneur. M. l'abbé Primeau était le maître de cérémonie.

C'était vraiment beau et consolant de voir, à l'Agnus Dei, toute cette foule se rendre en rangs pressés vers la Table Sainte recevoir son Dieu. Avec quelle confiance nous prions en cette nuit bienheureuse, car il nous semble que rien alors ne peut nous être refusé.

Nous devons des félicitations au choeur de chant de la cathédrale pour la superbe messe qu'ils ont exécutée avec brio. A la Messe de l'Aurore, également dite par Monseigneur l'Archevêque, notre âme fut remuée délicieusement en écoutant ces toujours beaux vieux cantiques de Noël.

M. HUGHES VA DEMISSIONNER

Si malgré le vote militaire, le referendum est défavorable à son projet de conscription, le premier ministre d'Australie abandonnera son poste.

Vancouver, C.-A., 22. — Un câblogramme spécial de Sydney, Australie, au "World" de Vancouver, dit que les votes comptés jusqu'ici au sujet de la conscription indiquent que 749,576 voix ont été données en faveur de la conscription, et que 922,449 voix ont été données contre la conscription. Le vote des soldats, dit-on, renversera peut-être la majorité contre le projet, mais les tenants de ce projet ne manifestent pas un grand optimisme.

La dépêche ajoute: "Le premier ministre, M. Hughes, a refusé jusqu'ici de commenter le résultat, mais l'impression générale est qu'il offrira sa démission, dès que le résultat sera officiellement annoncé. Plusieurs critiques ont été formulées contre la façon dont la campagne a été menée, et l'on a demandé avec insistance un nouveau chef pour les nationalistes. M. Irvine Orway est l'homme dont le nom est le plus mentionné. L'Australie occidentale est le seul Etat qui ait donné une majorité favorable à la conscription. Dans la Nouvelle-Galles du Sud, le vote anticonscriptionniste l'a emporté par plus de 136,000 voix".

Mgr Dugas, prêtre-assistant à la Messe de Minuit, cathédrale de Saint-Boniface.

Les derniers chiffres

Melbourne, Australie, 22.—Les derniers chiffres relatifs au referendum sont les suivants: contre la conscription, 922,000; pour la conscription, 749,000. Ces chiffres sont encore incomplets.